

# REVUE D'ÉGYPTE

RECUEIL MENSUEL

DE

DOCUMENTS HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

RELATIFS A L'ÉGYPTE

ET AUX PAYS VOISINS : SOUDAN, ARABIE, PALESTINE, SYRIE

ETC., ETC.

# REVUE D'ÉGYPTÉ

RECUEIL MENSUEL

DE

DOCUMENTS HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

RELATIFS A L'ÉGYPTE

ET AUX PAYS VOISINS: SOUDAN, ARABIE, PALESTINE SYRIE, ETC., ETC.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

CH. GAILLARDOT BEY

---

Ne quid falsi audeat, ne quid veri  
non audeat historia. »

(Cic. de Orat., II, 15.)

« Spersa et neglecta cœgi. »  
(Claude Fauchet.)



LA « REVUE D'ÉGYPTE » PARAIT AU COMMENCEMENT DE CHAQUE MOIS  
EN LIVRAISONS DE 64 PAGES CHACUNE

---

LE CAIRE

TYP. BÖHME & ANDERER

1894

# REVUE D'EGYPTE

1<sup>er</sup> Juin 1894

---

---

## NOTRE PROGRAMME.

~~~~~

L'Égypte est un pays merveilleux qui, depuis l'antiquité la plus reculée, a eu le privilège d'intéresser vivement le Monde.

Alors que tous les autres peuples étaient plongés dans la barbarie, les Égyptiens avaient déjà atteint un haut degré de culture intellectuelle: Les Sciences, les Arts étaient en pleine floraison sur les bords du Nil, tandis que les Phéniciens, les Grecs qui, dans la suite, ont occupé un rang si élevé dans la civilisation, étaient encore à l'Age de la Pierre.

Les Égyptiens ont conçu et réalisé le grandiose comme aucun peuple n'a été capable de le faire: Les Pyramides, les Temples de la Haute-Égypte écrasent sous leur majestueuse grandeur les plus beaux monuments de l'antiquité et des temps modernes. Mais là où apparaît surtout l'élévation de l'esprit des Égyptiens, c'est dans les superbes bas-reliefs qui transcrivent en caractères aussi gracieux qu'imposants les annales de leur histoire.

Les Pharaons ont été des gens pratiques: C'est à leur prévoyance que nous devons de connaître les faits et gestes des THOUTMÈS, des SETI, éloignés de nous de plusieurs milliers d'années, mieux que ceux des souverains nos contemporains, tels, par exemple, que ABBAS-PACHA et SAÏD-PACHA.

Les hommes d'étude, fascinés par la grandeur des monuments antiques, ont porté toute leur attention et appliqué toute leur sagacité au déchiffrement et à l'interprétation des textes et des bas-reliefs que ces monuments leur présentaient, professant pour les événements contemporains un dédain immérité. Les Membres de la Commission Scientifique de l'Expédition Française ont été les premiers à se préoccuper de l'état moderne de l'Égypte et ont consigné dans un ouvrage, unique au monde, le résultat de leurs magnifiques travaux.

De nos jours, un autre groupe de savants français, dirigés par un homme qui, à une profonde érudition joint une modestie bien rare, M. U. BOURIANT, ont renoncé à l'exclusivisme de leurs prédécesseurs et étendu le champ de leurs investigations sur tout ce qui intéresse l'Égypte, non seulement Pharaonique et Gréco-Romaine, mais encore Chrétienne et Musulmane. Leur organe, intitulé: « Mémoires de la Mission Française d'Archéologie du Caire, » comprend des articles qui, bien que dus à des érudits tout jeunes encore, n'en constituent pas moins un ensemble de travaux hautement appréciés dans le monde savant. Toutefois, leurs recherches ne se sont pas portées, jusqu'à ce jour, sur une époque postérieure à l'Expédition Française. En outre, le soin, le luxe avec lequel est éditée cette publication, son tirage réduit à 300 exemplaires, le prix élevé de ses fascicules, font qu'elle n'est à la portée que de rares privilégiés.

Nous avons voulu réparer une injustice et combler une lacune, en créant une Revue qui reproduirait des documents, destinés à faire connaître les périodes dédaignées de l'histoire moderne et de l'histoire contemporaine de l'Égypte.

Notre ambition n'est pas grande: elle se borne à publier, au fur et à mesure que nous les trouverons, des matériaux dont les travailleurs s'intéressant à l'Égypte, pourraient tirer profit. Nous comptons sur la bienveillance de tous. Nous ne sommes pas infailibles: il pourrait nous arriver, parfois, de nous tromper, en donnant pour inédits, des articles déjà publiés. Aussi accueillerons-nous avec reconnaissance toutes les observations et toutes les critiques, pourvu qu'elles soient courtoises et sincères.

Maintenant que notre but est connu, voici de quelle façon nous nous proposons de le réaliser:

Notre Revue portera le titre de:

### REVUE D'ÉGYPTE

et paraîtra le 1<sup>er</sup> de chaque mois.

Elle sera divisée en trois parties principales:

La première comprendra des documents inédits: Outre les matériaux que nous possédons déjà en quantité respectable et dont

nous entreprenons la publication, nous nous proposons de puiser dans les Archives de l'Etat (Defterkhana) encore inexplorées et contenant des pièces du plus haut intérêt historique pour la Dynastie de Méhémed-Ali. Nous nous adresserons également aux Archives des Ministères des Affaires Etrangères et de la Guerre de France <sup>(1)</sup> où l'on nous fait espérer un bon accueil. Nous mettrons à contribution les Archives des autres Pays, ayant eu des relations avec l'Egypte, ainsi que celles de quelques familles importantes de l'Egypte et de l'étranger. Enfin, nous publierons, en traduction tout d'abord, et plus tard avec le texte soigneusement collationné, des manuscrits arabes intéressant l'Egypte et mis gracieusement à notre disposition par le Dr VOLLERS, le savant directeur de la Bibliothèque Khédiviale.

Le soin des traductions sera confié au Secrétaire et au Rédacteur en Chef de la Revue: Scheikh YOUSSEF EL KHAZEN et AHMED EFFENDI ZÉKI; <sup>(2)</sup> ce dernier, chef du bureau de traduction de la Présidence du Conseil des Ministres et traducteur de la Mission Française d'Archéologie du Caire.

La deuxième Partie contiendra des ouvrages ou des articles déjà publiés, mais peu connus, soit parce qu'ils sont épuisés, soit parce qu'ils sont disséminés dans des périodiques anciens, journaux ou revues, souvent disparus. <sup>(3)</sup>

La troisième Partie, consacrée à la Bibliographie, signalera tous les ouvrages, articles de revues et de journaux, publiés en toutes langues et ayant pour objet l'Egypte. Nous compléterons

<sup>(1)</sup> Le Directeur de notre Revue compte se rendre, cet été, à Paris, d'où il espère rapporter, pour les publier dans la Revue, des documents d'une haute valeur historique, entr'autres: la correspondance diplomatique des agents français en Egypte, antérieurement au XIX<sup>e</sup> siècle, le journal de campagne de Kléber, les écrits du chef des Saint-Simoniens, le Père Enfantin et ceux de Prévost-Paradol, relatifs à l'Egypte, etc. etc.

(Note de la Rédaction).

<sup>(2)</sup> M. AHMED EFFENDI ZÉKI est un des rares Egyptiens, voués aux travaux d'érudition. C'est un chercheur infatigable et heureux: il a déjà publié plusieurs ouvrages remarquables, parmi lesquels une Etude sur les Encyclopédies Arabes, qui est à sa seconde édition et que les Orientalistes connaissent et apprécient.

<sup>(3)</sup> L'abondance des documents inédits et l'intérêt qu'ils présentent, nous obligent à retarder la reproduction des documents compris dans la 2<sup>me</sup> Partie de notre Programme. Nous espérons que nos lecteurs ne se plaindront pas de cette substitution.

ainsi les Bibliographies de JEAN GAY <sup>(1)</sup>, du Dr JOLOWICZ <sup>(2)</sup>, et de S. A. le Prince IBRAHIM PACHA HILMY <sup>(3)</sup>.

Nous commençons, en publiant la Bibliographie de l'Expédition Française, que nous avons dressée depuis longtemps en vue de nos travaux particuliers. Nous continuerons en donnant le relevé de toutes les publications relatives au règne de S. A. ABBAS II. Ce relevé, fait avec intelligence et tenu à jour avec une grande ponctualité, nous a été communiqué par notre ami AHMED BEY CHAFIK, à qui nous adressons nos sincères remerciements.

Nous devons ajouter que nous ne nous tiendrons pas strictement dans notre cadre et que nous sommes, tout au contraire, bien décidés à en sortir, toutes les fois que l'occasion s'en présentera. Après avoir donné une large part aux sujets indiqués dans notre programme nous n'aurons aucun scrupule à faire des incursions dans le domaine des Egyptologues et à pousser même jusqu'aux pays étrangers, sans cependant trop nous éloigner. Pourvu qu'un article soit capable d'intéresser nos lecteurs, nous n'hésiterons pas à le publier. C'est ainsi que nous offrons la correspondance de RENAN avec le Docteur GAILLARDOT. Ces lettres, au nombre de 116, écrites sans apprêt, à un ami, révèlent un RENAN intime que le public ne connaît pas. Elles contribueront à faire aimer et estimer davantage, si c'est possible, le grand écrivain, l'homme de cœur dont la perte récente a été si vivement ressentie dans le monde entier.

Nos collaborateurs ont fait choix, pour leur début, de sujets qui, nous n'en doutons pas, leur vaudront la sympathie

<sup>(1)</sup> Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Afrique et à l'Arabie. Catalogue méthodique de tous les ouvrages français et des principaux en langues étrangères, traitant de la géographie, de l'histoire, du commerce, des lettres et des arts de l'Afrique et de l'Arabie, par JEAN GAY, membre de l'Institut National à Genève. 1875.

<sup>(2)</sup> Bibliotheca Ægyptiaca. — Repertorium über die bis zum Jahre 1857 in bezug auf Ägypten, seine Geographie, Landeskunde, Naturgeschichte, Denkmäler, Sprache, Schrift, Religion, Mythologie, Geschichte, Kunst, Wissenschaft etc. etc. erschienenen Schriften, akademischen Abhandlungen und Aufsätze in wissenschaftlichen und anderen Zeitschriften. Von Dr. W. JOLOWICZ. Leipzig. 1858. — Supplement I. 1861.

<sup>(3)</sup> The Literature of Egypt and the Soudan from the earliest times to the year 1885 inclusive. A Bibliography comprising: Printed Books, Periodical Writings, and Papers of Learned Societies; Maps and Charts; Ancient Papyri; Manuscripts, Drawings, &c. By H. H. Prince IBRAHIM-HILMY. In two volumes. London 1886.

et l'estime de nos lecteurs. Ils offrent, en primeur, un fragment, relatif à la conquête de l'Égypte par le Sultan SÉLIM, d'après un manuscrit de l'historien IBN AYAS récemment découvert et actuellement sous presse à l'Imprimerie Nationale. Ce fragment fera partie d'une étude d'ensemble que nous donnerons dans la suite sur les historiens arabes de l'Égypte.

Nous osons espérer que notre tâche, loyalement accomplie, trouvera un encouragement et un appui dans notre bien-aimé Souverain, S. A. ABBAS II, le Prince éclairé et patriote, à qui la Providence réserve les glorieuses destinées de son ancêtre MÉHÉMED ALI.

Nous comptons aussi sur la bienveillance de S. E. NUBAR PACHA, le grand homme d'Etat qui, grâce à ses réformes bien-faisantes, a acquis de si beaux titres à la reconnaissance des habitants de l'Égypte. Nous formons des vœux pour qu'il garde longtemps le pouvoir qu'il vient de reprendre et dont il a déjà fait un si noble usage au grand profit du pays. Nous aurons à cœur de conquérir sa haute approbation et de lui prouver qu'avec un travail soutenu et de la bonne volonté on obtient toujours, en dépit des difficultés, le succès. « *Labor improbus omnia vincit.* » Ce sera un grand honneur pour nous, et une grande joie, le jour où S. E. NUBAR-PACHA daignera nous accorder sa protection et . . . pourquoi ne pas l'espérer . . . sa collaboration.

Maintenant à l'œuvre!

Le Caire, le 1<sup>er</sup> Juin 1894.

CH. GAILLARDOT-BEY.

## LA CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE PAR SULTAN SÉLIM

D'APRÈS IBN AÏAS



Les chroniques que nous suivons dans ce récit portent le titre de « *Fleurs éclatantes cueillies parmi les événements des siècles.* » Elles forment un ouvrage assez volumineux mais qu'on n'a pu encore avoir au complet.

Dans tous les exemplaires connus jusqu'à ce jour, la première partie fait défaut.

Cette partie qui doit traiter de sujets plus ou moins légendaires et fabuleux ne peut avoir une grande importance au point de vue réellement historique.

Cependant, c'est là qu'on aurait pu trouver des indications précises sur la biographie de l'auteur. C'est à ce titre surtout qu'elle nous aurait intéressé.

Mohammed-Ibn Ahmad-Ibn Aïas, l'auteur présumé de ces chroniques, est né en 856 de l'hégire ainsi qu'il le dit lui-même, et a été surnommé *Abou El-Baracat*, ou le père des bénédictions.

Voilà tout ce qu'on sait de cet auteur.

Ses chroniques sont écrites en langue vulgaire, dans le genre de Djabarti.

Dans le passage de la conquête de l'Égypte que nous avons eu sous les yeux, nous avons relevé quelques tournures et quelques expressions particulières à l'idiome syrien. Nous présumons que l'auteur a habité quelque temps la Syrie ou qu'il a écrit certains faits sous la dictée d'un Syrien.

Nous n'avons eu ni le temps ni les moyens de vérifier ce fait, aussi nous ne le mentionnons que comme une simple présomption avec toutes les réserves qu'elle comporte.

Pour le même motif, nous laissons à ceux qui les ont lues en entier, le soin d'apprécier la valeur historique de ces chroniques et d'assigner à l'auteur le rang qui lui revient.



Les chroniques d'Ibn Aïas sont une des sources auxquelles Aly Pacha Mubarak a puisé pour son ouvrage des *Khétatt*. Il les cite à plusieurs reprises et leur prête beaucoup d'autorité et de poids.

La structure du poème épique d'Ibn Zonbol, *La Conquête de l'Égypte*, offre beaucoup de similitude avec celle du récit d'Ibn Aïas.

Une édition de ces chroniques soigneusement revue, sous la surveillance de la Bibliothèque Khédiviale, est actuellement sous presse dans les ateliers de Boulac. Cette édition est collationnée sur les quatre manuscrits connus jusqu'ici, du moins au Caire.

De tous, le plus ancien et le plus complet c'est le manuscrit de Aly Bey Rifa'a, puis celui de Rateb Pacha, celui de Soliman Pacha Abaza et celui d'Aly Pacha Mubarak.

---

« Le Jeudi, dernier jour du mois de Safar de l'an 922, un courrier arriva au Caire, de la part du Lieutenant du Goury à Alep. Il annonçait à ce souverain que les hostilités allaient recommencer entre Ibn Osman, Sultan des Grecs (Turcs), et Ismaïl, Shah de Perse. Celui-ci, disait la dépêche, à la tête d'une armée puissante était déjà en marche et menaçait le territoire de Sélim.

« El Goury tint aussitôt conseil avec ses principaux émirs dans la plaine du Midan.

« Il fut décidé qu'un corps d'expédition sous les ordres du Sultan en personne irait s'installer à Alep. Sa mission serait de surveiller la marche des événements et de parer à toute éventualité, dans le cas, où, des deux adversaires, le vainqueur manifesterait, comme il est à présumer, des desseins hostiles sur les provinces Égyptiennes ».

C'est ainsi qu'Ibn Aïas commence le récit de l'expédition du Sultan El-Goury en Syrie. Mais il n'explique pas les motifs qui portaient ce dernier à redouter une invasion de la part du vainqueur et ne dit pas si, en réalité, cette invasion était à prévoir, pour le cas où la victoire se serait décidée en faveur de Shah Ismaïl.

Aucune inimitié précédente n'existait entre celui-ci et El-Goury; ce dernier, au contraire, comme le dira plus tard l'auteur, avait un penchant particulier pour les Perses, et des relations amicales étaient certainement établies entre les deux souverains. La conduite de ses lieutenants dans la dernière guerre entre Sélim et les Perses n'était pas équivoque et on ne saurait justifier les prévisions du Goury de ce côté-là.

Mais il était loin d'en être de même du côté des Turcs. Les vieilles rancunes créées par les guerres précédentes entre Kaiét-Bey et Bajazet existaient toujours entre l'ancien mamelouk de l'un et le fils de l'autre devenus souverains à leur tour.

Ces rancunes se traduisaient par la protection que le Sultan de Constantinople accordait au fils de Shah-Sewar, le pendu de la porte de Zoueyleh, <sup>(1)</sup> d'une part, et de l'autre, par l'asile que trouvaient en Egypte le frère et le neveu de Sélim, dont ce dernier cherchait à se débarrasser. L'amitié du Goury pour les Perses ennemis de Sélim venait encore raviver ces haines. Cet état des choses, joint à l'ambition démesurée de celui-ci que le Goury savait, d'ailleurs éveillée par des appels secrets, lui donnait de sérieux motifs de redouter pour l'Égypte les suites de la victoire de Sélim.

Ses craintes de ce côté étaient bien fondées et la mesure qu'il prenait était dictée par la prudence et la bonne politique.

Reste à savoir si El-Goury, de simple observateur qu'il a voulu être, s'est trouvé entraîné dans la lutte malgré lui par la force des circonstances. On trouve dans Ibn Aïas des indices qui permettent de supposer que le Goury, au contraire, agissait avec des arrière-pensées qu'il dissimulait à ses émirs : qu'en réalité il aurait voulu et provoqué cette lutte.

D'abord Ibn Aïas nous représente El-Goury occupé en préparatifs militaires, longtemps avant la réception de la nouvelle de la reprise des hostilités entre Sélim et Ismaïl. Pourquoi ces préparatifs et contre qui étaient-ils dirigés ?

Quelque pages plus loin l'auteur nous fournit des données suffisantes pour répondre à cette question.

« El-Chantagi El-Agami, dit-il, fut de retour le dimanche neuvième jour de Rabia-el-Akhar.

« Ce courtisan avait accompagné les éléphants envoyés au lieutenant de Damas et à celui d'Alep.

« Son absence fut de longue durée et plus d'une fois on répandit le bruit de sa mort.

« Il apparut cependant que le Sultan l'avait chargé d'une mission secrète auprès du Shah Ismail. »

Quel pouvait être l'objet de cette mission secrète ?

---

(1) S. Ex. Yacoub Artin-Pacha a fait à l'Institut Egyptien des communications très intéressantes sur Bab-Zoueyleh : "Bab-Zoueyleh et la Mosquée d'El-Moéyed", notice historique et anecdotique (II<sup>e</sup> Sér., N<sup>o</sup> 4, an. 1883, p. 127). — "Zul-Kadr et Bab-Zoueyleh" (II<sup>e</sup> Sér., N<sup>o</sup> 6, an. 1885, p. 166).

Sur quel point les deux souverains pouvaient-ils à cette époque avoir des intérêts communs?

Une alliance contre Sélim ne servirait-elle pas également les intérêts des deux parties?

Shah Ismaïl, battu en 920, trouverait l'occasion de prendre sa revanche sur un ennemi politique et religieux.

El-Goury en homme politique abaisserait d'abord un voisin ambitieux et redoutable, en despote habile s'imposerait aux émirs avec plus d'autorité, et, en souverain ombrageux trouverait moyen dans la lutte de se débarrasser des Mamelouks dits « Karansas » dont la turbulence l'inquiétait.

Cette manière de se procurer la paix au-dedans par des guerres au-dehors rentre parfaitement dans les mœurs de l'époque et l'esprit du régime despotique.

On peut très-bien prêter ces vues au Goury ambitieux et craignant ses mamelouks. Du reste, tous les auteurs d'un commun accord accusent El-Goury d'avoir voulu sacrifier les Karansas dans les plaines de Dabek.

D'un autre côté il ne faut pas perdre de vue les intrigues et l'influence des courtisans et des favoris. Ceux-ci, dit Ibn Aïas, étaient pour la plupart des Perses et il serait très-naturel d'attribuer en partie, au moins, la résolution du Goury à leurs conseils intéressés.

En tenant compte des observations précédentes, on peut conclure, avec probabilité, que cette campagne désastreuse a été voulue et préméditée par El-Goury et qu'une entente dans ce sens existait entre lui et le souverain de Perse.

Les préparatifs furent menés avec une grande diligence. El-Goury y mit beaucoup d'activité.

On manda au Caire les Kachefs et les Cheikhs arabes, on exigea d'eux 20.000 cavaliers à lever sur les diverses tribus de la Gharbiah, de la Charkiah et de la Haute-Egypte.

Cette manière de lever les troupes a toujours été une véritable source de maux et de misères pour les pays où elle a été pratiquée; telle est aussi l'opinion d'Ibn Aïas qui ajoute: « les Kachefs et les Cheikhs saisissent cette occasion pour faire leur fortune. Ils décuplent à leur profit les charges imposées pour la circonstance. »

Le Sultan envoya des ordres aux émirs et aux lieutenants leur enjoignant de prendre leurs mesures en vue du prochain départ.

Il invita le Khalife et les Grands Cadis à l'accompagner

dans cette expédition. Mais contrairement aux usages de ses prédécesseurs, il ne leur accorda aucune allocation pour couvrir les frais de leurs préparatifs. Il fit remettre, il est vrai, au Khalife, sur les démarches du grand-chancelier Toman-Bey, mille écus en espèces et différents cadeaux d'une pareille valeur entre lesquels on remarquait une belle épée incrustée d'or. Mais le Khalife avait dépensé pour ses préparatifs plus de 5000 écus.

Cette parcimonie envers le Khalife et les Grands Cadis produisit une fâcheuse impression dans toute la ville et fut reprochée partout au Sultan.

D'un autre côté, il y avait en Egypte, comme dans tous les pays autocratiques, des officiers titulaires de corps ou régiments qui n'existaient que de nom. Ces titulaires étaient cependant rétribués comme si leurs régiments étaient au complet. El-Goury exigea d'eux d'avoir leur effectif sur pied et leur refusa toute nouvelle allocation de ce chef.

Ainsi, nous dit Ibn Aïas, il fit venir le titulaire d'un corps de musique et lui enjoignit de fournir ce corps au complet ou de résigner ses fonctions pour les donner à un autre. « Il est juste, ajouta le Sultan, quand on bénéficie des avantages d'une charge, d'en supporter les frais. »

Quant aux troupes, il leur distribua des armes, acquitta l'arriéré de leur solde et leur accorda la paie de quatre mois anticipés.

Ces préparatifs ne s'effectuèrent pas sans causer beaucoup de mal à la population. Elle eut à endurer d'abord les exactions des Kachefs et des Cheikhs; puis vinrent celles des lieutenants qui imposèrent de nouvelles charges pour subvenir aux frais des Grands Cadis. On imposa la *mouhahara* et la *mogama'a*. Ce sont deux termes d'impôts qui consistaient en une redevance, mensuelle dans le premier cas et hebdomadaire dans le second.

El-Goury ayant eu connaissance de ces désordres les réprima, il est vrai, mais le peuple n'en souffrit pas moins.

Ce furent ensuite les Mamelouks, qui pour se procurer des montures en vinrent jusqu'à enlever celles qui servaient dans les moulins.

La farine devint rare; il en résulta une grande cherté d'abord et une famine désastreuse ensuite.

Sur ces entrefaites, Sibaï, lieutenant du Goury à Damas, lui envoya une dépêche. Il l'informait que la Syrie ne pouvait que très difficilement fournir des provisions à l'armée du Sultan; qu'il régnait dans cette province une grande cherté et que la

moisson n'avait pas encore eu lieu. La dépêche ajoutait que rien ne nécessitait l'expédition du Sultan ; que celui-ci pouvait s'épargner les fatigues des marches et se reposer sur Sibaï pour la défense du pays dans le cas où l'ennemi menacerait le territoire de l'empire.

El-Goury se contenta de répondre : « Nous arrivons en personne. »

Ces préparatifs terminés, le Sultan confia la régence à son neveu, le grand-chancelier Toman-Bey; établit des corps d'Arabes dans les diverses provinces pour veiller à la sûreté publique et maintenir l'ordre, et passa en revue les troupes qui allaient l'accompagner en Syrie.

Ibn Aïas rapporte qu'on reprocha au Sultan de n'avoir mis que quatre jours seulement à faire cette revue. Il fallait, disait-on, y mettre beaucoup plus de temps pour donner à Ibn Osman l'idée d'une armée très-nombreuse.

*(à suivre.)*



## LA CONVERSION DU CALIFE EL-HAKEM AU CHRISTIANISME

~~~~~  
LÉGENDE COPTE.  
—————

De 386 à 411 de l'hégire (995-1016 P. C.), l'Égypte fut gouvernée par le Calife El-Hakem bi-amr-Allah. Ce prince, après un règne des plus extravagants, disparut un beau soir et l'on n'entendit plus parler de lui. Cette brusque disparition, dont la cause est restée inconnue, a été expliquée de différentes façons; pour les historiens musulmans, El-Hakem aurait été assassiné par ordre de sa sœur Sitt-el-Moulk; pour les Druses, il se serait volontairement dérobé à la vue des hommes pour reparaitre quelque jour; ils l'attendent encore aujourd'hui; les chroniqueurs chrétiens de Syrie, Bar Hebrœus entre autres, racontent qu'à la suite d'une vision dans laquelle le Christ lui était apparu, El-Hakem, touché par la grâce, se serait réfugié dans un couvent d'Égypte, au désert de Scété, et que là il serait mort en odeur de sainteté ou peu s'en faut; les Coptes admettent également cette conversion, mais l'attribuent à un miracle dont El-Hakem aurait été témoin. C'est le récit de ce miracle qu'on lira plus loin. Il est raconté tout au long dans un manuscrit arabe, volume dépareillé ayant fait partie de l'histoire des Patriarches d'Alexandrie, rédigée par Sévère, évêque d'Achmouneïn.

Ce volume appartient à Son Excellence Boutros Pacha Ghali dont la précieuse bibliothèque est mise largement à la disposition de ceux qui veulent la consulter. Son Excellence Yacoub Pacha Artin, qui a fait de ce récit une traduction complète, a bien voulu nous communiquer le manuscrit de Boutros Pacha et son propre travail. C'est donc à lui que revient tout l'honneur et de la découverte de la narration arabe et de l'interprétation que nous en présentons aujourd'hui aux lecteurs de la Revue d'Égypte.

(N. D. L. R.)

---

*Avec l'aide de Dieu très-haut et sa gracieuse assistance nous commençons le récit de la translation de la Montagne d'El-Moqattam, prodige accompli en Egypte, alors que le Caire était sous la juridiction de Monseigneur le Patriarche Abraham, Chef des Evêques résidant à Alexandrie, et de Siméon le Savetier, que régnait El-Hakem, et que ce prince abandonna le Khalifat et l'empire après avoir vu la montagne se déplacer; événement qui eut lieu le 6 du mois de Kïak. — Salut de la part du Seigneur. Amen!*

---

La domination de l'Islam s'était étendue sur les provinces de l'Égypte et ce pays avait été soumis à une longue série de Califes, lorsque El-Hakem à son tour le gouverna et y rendit la justice; en ces jours-là, les péchés s'étaient multipliés parmi les chrétiens, coptes ou autres. Or le Calife avait pour vizir, chargé d'administrer le royaume, un juif converti à l'Islamisme; avant sa conversion ce juif était déjà un serpent, mais, depuis, son venin n'avait fait que s'accroître, et il s'ingéniait constamment à inventer contre les chrétiens les pires vexations.

Le Calife lui dit un jour: « Par Dieu, Vizir, je ne veux plus entendre parler de chrétiens; je voudrais que le monde entier fût musulman et que tous les hommes fussent nos frères.— Monseigneur, répondit le Vizir, que sont les coptes pour que tu en prennes quelque souci? Dis un mot et dans trois jours il n'en restera plus un seul.— Indique-moi donc quelque moyen de les exterminer.— Monseigneur, reprit le Vizir, il y a dans leur Evangile un mot qui suffit pour les condamner. L'Evangile dit en effet en parlant d'eux: " Si vous aviez la foi, gros seulement comme un grain de moutarde, vous n'auriez qu'à dire à cette montagne: quitte ta place et va te planter dans la mer et la montagne vous obéirait et rien ne vous serait impossible " (*XVII-9 Matthieu*). Dans un autre passage de l'Evangile, il est écrit: " Celui qui a la foi et dont le cœur ne doute pas n'a qu'à dire à l'arbre: Déplace-toi et va te planter dans la mer, et l'arbre immédiatement se déplacera " (*Luc. XVII-6*). Voilà ce que leur enseigne leur livre. Or, Monseigneur, ceux qui n'ont pas la foi, gros comme un grain de moutarde, ne méritent pas de vivre, et si quelqu'un d'eux a réellement la foi, il nous donnera le spectacle plaisant du déplacement de la montagne et de son transfert à une autre place.— Par Dieu, Vizir, dit le Calife, tu parles sagement, car quiconque n'a pas la foi, gros

seulement comme un grain de moutarde, n'a pas à espérer autre chose que d'être passé au fil de l'épée ». Et El-Hakem fit immédiatement mander le Patriarche et les grands dignitaires d'entre les coptes.

Dès qu'ils parurent devant lui, le Calife leur demanda : « Est-il vrai que dans votre livre il soit écrit : “ Si vous avez la foi, gros seulement comme un grain de moutarde, vous n'avez qu'à dire à cette montagne : Viens ! marche et descends dans la mer et elle y descendra sans nulle difficulté pour vous ? ”

— En effet, Monseigneur, répondit le Patriarche, cette parole est écrite dans notre Evangile.

— Je le jure donc par Dieu et par le tombeau de mon père, s'écria El-Hakem, si vous ne me faites pas voir la montagne quittant sa place, je ne laisserai parmi vous subsister personne qui puisse raconter quoi que ce soit. Que puis-je en effet espérer de vous si vous n'avez pas la foi gros seulement comme un grain de moutarde, qui est la plus petite des graines.

Les coptes demandèrent un délai de trois jours qui leur fut accordé et quittèrent le Calife, remplis de douleur.

Rentrés chez eux, ils contèrent l'événement à leurs femmes qui se mirent à pleurer, à sangloter et à gémir ; enfin ils prirent congé les uns des autres.

Le Patriarche se mit à jeûner et envoya sur le champ à tous les moines d'Égypte, en même temps que l'exposé de la situation, l'ordre de jeûner et d'adresser sans interruption les prières les plus ardentes au Dieu très-haut et à la Vierge sainte. De plus, il fit part de l'événement aux religieuses vierges et aux mères, leur prescrivant en même temps, de jeûner pendant trois jours de suite, nuit et jour, de prier sans relâche et d'élever leurs plaintes et leurs supplications vers le Dieu très-haut et Madame la Vierge. Tous ces ordres furent exécutés. Quant au Patriarche, il ne se donna aucun repos, car il était le pasteur et tout pasteur est responsable de son troupeau, comme dit le prophète David : « Je ne donnerai aucun repos à mes flancs, aucun sommeil à mes yeux et je n'oublierai pas mon peuple, tant que je n'aurai pas délivré le peuple de Dieu ». Il éleva les mains vers le Ciel, le cœur contrit et du fond du cœur il cria vers Dieu. « Ne nous laisse pas, ô mon Dieu, devenir la risée des gentils ; délivre-nous d'eux au contraire et fais-nous triompher dans cette épreuve imaginée par les ennemis de ton peuple. Éloigne de nous cette tentation terrible, affranchis ton



peuple et bénis ton héritage Fais-nous grâce, sauve-nous, pardonne-nous et ne nous demande pas compte de nos péchés, oublie-les et ne nous abandonne pas dans cette difficile épreuve. Nous implorons le pardon et la miséricorde de toi dont l'essence est la miséricorde. Tu connais la détresse de tes serviteurs ; personne ne peut plaider leur cause et glisser en leur faveur quelque parole de clémence ; personne ne peut les soutenir ni les aider que toi, ô Jésus-Christ, souviens-toi, souviens-toi de nous, viens-nous en aide, car tu as dit, et tes paroles sont la vérité même : " s'il s'en trouvait un parmi vous qui eut la foi, gros seulement comme un grain de moutarde, il pourrait dire à cette montagne : Viens ! et elle viendrait et cela sans difficulté." Et voici que nos ennemis nous ont emprisonnés dans cette parole. Fais pour nous ce que tu as toujours fait ; si nous n'avons pas la foi, si notre croyance chancelle, si notre cœur est en proie au doute, ne te détourne pas de nous et fais que ta parole éclate lumineuse devant les ennemis qui nous persécutent. »

Et sans relache, le Patriarche redoublait ses prières et récitait les Psaumes et les Litanies qu'il adressait au Dieu très-glorieux. Et en parlant ainsi, il s'appuyait contre la colonne qui porte l'image de la glorieuse Dame dans l'église de Moallaqah. Et chaque fois qu'il achevait sa prière, il levait ses yeux pleins de larmes et implorait la miséricordieuse Dame Sainte Marie. Il continua ainsi à prier pendant trois jours et trois nuits debout devant l'autel, appuyé à la colonne de la Vierge pure. Pendant la troisième nuit, ses prières et ses lamentations redoublèrent ; il lutta contre ses sens, maîtrisant son âme et terrassant son corps, et, lorsque le jour parut, il lui vint à l'esprit que les envoyés du Calife arriveraient dès le matin pour l'emmener. Il éleva donc vers le Dieu très-haut sa prière matinale et s'abandonna à sa volonté en versant des larmes amères que lui arrachait sa pitié pour le peuple de Dieu si faible.

Il était ainsi debout, appuyé contre la colonne, quand Madame la Vierge lui apparut comme dans un rêve et lui dit : « Lorsque entrera dans mon église un homme n'ayant qu'un œil et portant sur le dos une outre remplie d'eau, saisis-le, car c'est par lui que sera sauvé le monde, et tiens-le bien de peur qu'il ne t'échappe. »

Le Patriarche surpris s'éveilla de son sommeil, réfléchit au rêve qu'il venait de faire et le comprit. Dès que le jour se fut complètement levé, le porteur d'eau entra dans l'église, son outre sur le dos. Aussitôt qu'il l'aperçut, le Patriarche se pré-

cipita sur lui et le saisit brusquement. Le porteur d'eau baisait la main du Patriarche et le bas de sa robe, mais celui-ci le tenant solidement lui dit : O mon fils, en vérité tu es celui par qui sera sauvé le monde. — O mon père, répondit le *sagqah*, je ne suis qu'un homme rempli d'erreurs et de péchés.

Ce porteur d'eau avait été autrefois cordonnier ; or, un jour, il arriva qu'une femme entra chez lui et, pour essayer une chaussure, lui montra ses jambes ; la femme était belle et, à la vue des jambes de la cliente, l'œil du cordonnier fut scandalisé et il jeta sur elle un regard de luxure. Mais il se rappela aussitôt le passage de l'Évangile : « Si ton œil te scandalise, arrache-le et rejette-le loin de toi ; il vaut mieux entrer dans la vie éternelle avec un œil de moins que de brûler dans les flammes de l'enfer avec ses deux yeux. » Quand donc cet homme se fut aperçu qu'il regardait les jambes de la visiteuse avec des pensées de luxure, il saisit l'outil de fer qui lui servait à travailler le cuir, et s'en frappa l'œil ; l'œil arraché pendit sur la joue. La femme, qui le regardait faire, s'enfuit en criant : Cet homme est fou. — Tu te trompes, lui répondit quelqu'un qui se trouvait près d'elle, cet homme est le plus sage de la terre. La femme disparut, et depuis ce jour-là le cordonnier renonça à son métier et fit le vœu de distribuer de l'eau sans salaire et vécut de la charité des fidèles. Quant à la femme impudique pour laquelle il s'était arraché l'œil, elle s'en alla toute saisie raconter l'événement à ses voisines. « Gageons, dit l'une d'elles, que j'entraînerai cet homme dans le péché. La gageure fut tenue. « Certes, disaient les autres, cela ne semble guère possible avec un homme qui, pour un seul regard, s'est arraché un œil ». Après s'être concertées, celle qui avait fait le pari se rendit chez le savetier et, usant de tous ses artifices, lui tendit tous les pièges qu'emploient les femmes pour exciter les sens. Mais rien n'ébranla le savetier, rien ne put le séduire ; il ne la regarda même pas, se contentant de demander à Dieu la force de résister à ses pièges et à ses artifices. Et, l'âme ainsi fortifiée par la prière, il éconduisait la femme chaque fois qu'elle se présentait. A la fin, fatiguée et se sentant vaincue par sa vertu, la femme à bout de force et de ruses, lui dit : « Ecoute-moi bien, et sois bien convaincu que, si tu refuses de me céder, je te livrerai à la tyrannie du Calife et, s'il le faut, je mentirai. — Fais ce que tu voudras, répondit le savetier, Dieu est avec moi et me viendra en aide ; c'est lui qui veille sur moi ; il me

défend contre les compagnons de Satan et contre ses filets ». La femme comprenant qu'elle ne pourrait rien obtenir, se retira couverte de confusion. Et depuis lors, ce saint homme portait chaque jour de l'eau au réservoir (de l'église). Et il en fut toujours ainsi jusqu'au moment où Madame la Vierge révéla tous ces secrets à Monseigneur le Patriarche qui, le tenant toujours solidement et le faisant relever, lui dit : « O mon fils, il m'a été révélé que c'est par toi que serait sauvé notre peuple ». Et, grâce à la parole divine, il le maintint de telle sorte qu'il ne bougea point de sa place jusqu'au moment où l'envoyé du Calife vint les prendre avec le reste de la Communauté.

Le jour étant levé, les lieutenants du Calife, les Chambellans, les Emirs et les Chefs se présentèrent chez le Patriarche et l'emmenèrent avec les évêques et leurs serviteurs au palais d'El-Hakem. Dès qu'ils furent en sa présence, celui-ci fit approcher les grands dignitaires coptes et leur dit : « Voilà le délai expiré. — Oui, dirent-ils, ô notre Seigneur; donne les ordres qu'il te plaira, Dieu manifestera sa puissance » Le Calife sortit et les emmena avec lui hors d'El-Qahira et de Masr; en ce temps-là El-Qahira n'existait pas encore et il n'en était pas question. El-Hakem, et son escorte avec lui, arrivèrent près d'une haute montagne; arrivé-là, il dit aux chrétiens : « Je veux que vous fassiez venir à nous cette montagne, que vous la déplaciez de l'endroit qu'elle occupe à un autre. Cela ne vous sera pas difficile, comme il est dit dans l'Évangile. — Seigneur, s'écrièrent les coptes, nous vous prions d'agir à notre égard avec justice. — Que me faut-il faire encore, demanda El-Hakem? Je vous ai déjà accordé un délai et n'ai-je pas patiemment attendu? — Nous voudrions, reprirent les coptes, que nos Seigneurs les musulmans se missent les premiers en prières et ordonnassent à la montagne de se déplacer; et qu'après eux les juifs fissent de même. »

Le Calife envoya chercher les plus vénérés et les plus pieux d'entre les musulmans; ceux-ci se présentèrent et en même temps les plus grands et les meilleurs des juifs.

« Ces chrétiens, leur dit El-Hakem, prétendent qu'il serait juste que les musulmans priassent Dieu les premiers et demandassent à la montagne de se déplacer et après eux les juifs; pour eux ils prieraient les derniers. Qu'il soit donc fait comme ils le désirent, de la sorte il ne leur restera aucune échappatoire. »

« Entendre c'est obéir » répondirent-ils, et aussitôt les

musulmans, ayant fait leurs ablutions et s'étant purifiés avec de l'eau, chantèrent l'appel à la prière et commencèrent leurs oraisons qu'ils firent durer fort longtemps; puis quelques-uns des plus vénérables d'entre eux appelèrent à haute voix la montagne et lui ordonnèrent de se déplacer. La montagne resta immobile.

Les juifs s'avancèrent alors, précédés de leur chef, et prièrent si longtemps qu'El-Hakem s'impatienta. Les prières terminées, tous d'une seule voix adjurèrent la montagne de se déplacer; la montagne ne bougea pas.

Les musulmans s'approchèrent dans cet instant du Calife et lui dirent: « Cette parole (pour laquelle nous sommes ici) se trouve-t-elle dans les livres des musulmans ou dans ceux des chrétiens? — Dans ceux des chrétiens, répondit El-Hakem. — Pourquoi donc, repliquèrent les autres, avoir agi de façon à nous couvrir de honte en présence d'une foule infidèle? — Il n'y aura de honte pour personne si après la prière des chrétiens la montagne ne bouge pas, dit le Calife. Patience donc et vous verrez ce qui arrivera. Je le jure par la vraie foi de l'Islam, je ne laisserai personne de vivant parmi les chrétiens, pas même un enfant de deux jours; ils seront passés au fil de l'épée, leurs femmes seront massacrées, leurs enfants seront orphelins et le pays sera débarrassé de ces gens-là. A présent, ils n'ont plus d'objection à faire. Et faisant appeler le Patriarche il lui demanda s'il avait quelque autre chose à dire. — Non, Monseigneur, répondit-il, sinon que vous ayez pitié de nous. »

« Allez donc faire vos prières et vos sommations à la montagne. »

Aussitôt le Patriarche donna à l'assemblée des chrétiens l'ordre de crier à haute voix: *Kyrie, eleison!* et tous se mirent à crier ensemble: *Kyrie eleison!* jusqu'à quatre cents fois, ensuite ils brulèrent de l'encens et récitèrent l'absoute. Le Patriarche se tenait en avant de l'assemblée ayant derrière lui le savetier auquel il donna l'ordre d'appeler la montagne. « Parle le premier, dit Simon, je parlerai ensuite et la montagne se déplacera si telle est la volonté de Dieu, et nous serons sauvés. »

Tout joyeux le Patriarche dit, et le savetier répéta après lui: « O montagne bénie, au nom de celui qui t'a créée et plantée là où tu es, je t'ordonne de quitter ta place et de venir à nous sans causer aucun mal à l'une quelconque des créatures de Dieu! » Au même instant la montagne se mit en mouvement, quitta sa place et s'avança vers eux assise par assise. « Arrête-la, ô Patriarche, s'écria El-Hakem; elle pourrait tuer et écraser

beaucoup de gens » Le Patriarche ordonna à la montagne de s'arrêter à la place où elle se trouvait et de n'en plus bouger jamais. Et la montagne s'arrêta et ne bougea plus.

On raconte que lorsque la montagne se mit en mouvement, un bruit assourdissant se fit entendre et que la terre trembla, à tel point que le Calife crut que le jour du jugement était arrivé. A Masr et dans les environs, toutes les femmes enceintes accouchèrent avant terme par suite de la violence du choc causé par le tremblement de terre. Les savants crurent que le ciel était tombé sur la terre.

Après ce miracle, El-Hakem ordonna au Patriarche de rentrer chez lui. Celui-ci s'en retourna donc avec tout son cortège, loué, honoré, glorifié et tous étaient dans une joie indescriptible.

Cette nuit-là même, le Calife manda auprès de lui le Patriarche qui se rendit au palais, environné de toutes sortes d'honneurs. Dès qu'il fut arrivé, El-Hakem congédia ses esclaves et ses courtisans, baisa la main du Patriarche et se jeta à ses pieds pour les embrasser. Mais le Patriarche ne le permit pas. « O Patriarche, dit le Calife, j'ai aujourd'hui appris la vérité et je sais à présent que la vraie voie est celle que suivent les chrétiens. Mais je voudrais connaître les règles de votre religion et comprendre comment il est possible de donner un fils au Dieu très-haut. »

---

*(Ici commence une longue conférence théologique interrompue seulement de loin en loin par quelque question d'El-Hakem; toute cette discussion n'offrant aucun intérêt, je crois devoir la supprimer et arriver à la conclusion du récit).*

---

El-Hakem dit au Patriarche : « Ne révèle à personne ce qui s'est passé, et fais comme si tu n'avais rien vu ni rien entendu. Bientôt tu entendras parler de moi. » Puis il demanda au Patriarche d'accepter quelque chose de sa cassette; mais celui-ci ne voulut rien prendre. « O Patriarche, dit le Calife, demande-moi quelque chose aujourd'hui, avant que je ne mette à exécution mon projet et ce sera bientôt, s'il plaît à Dieu. La mort est proche et dans de telles circonstances il est sage de se hâter; ainsi ce que je devais faire demain je le ferai aujourd'hui même. Dis-moi donc, ô Patriarche, ce que tu désires

que je fasse pour toi et qui puisse être à tout jamais utile.» « O Monseigneur, » dit le Patriarche, « tu as augmenté l'impôt de la capitation dont sont frappés les chrétiens et l'as rendu bien lourd; tu as institué contre eux des vexations tyranniques qui n'existaient pas auparavant et tu en as fait mourir un grand nombre. Mais parce que Dieu a éclairé ton cœur, déchiré le voile de l'ignorance et fait pénétrer la lumière dans ton âme et dans ton intelligence, voici que tes sentiments sont changés. Reviens donc de tes préventions contre le peuple de Dieu, car le Seigneur a dit: 'Je serai avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.' Sois bien convaincu que Dieu n'abandonnera jamais ce malheureux peuple et que toujours il lui suscitera un défenseur et un soutien. »

« Demande-moi autre chose, » dit El-Hakem, « que je puisse faire pour toi, car ce que tu exiges est une chose simple et facile. » — « Je te demanderai donc autre chose, » répondit le Patriarche; « prépare-toi à sauver ton âme avant de mourir; voilà tout ce que je veux de toi. » — « Baptise-moi donc cette nuit même de ta propre main, » dit le Calife. — « Il ne m'est pas possible. » répondit le Patriarche, de procéder ici à ton baptême, avant d'avoir reçu ta profession de foi, ta confession et ta renonciation à ta religion première, à ton Mohammed, à ton peuple infidèle, à tes pères, à tes aïeux; il te faut rejeter toutes les croyances de l'Islam et ses traditions, ses coutumes et ses lois, ses principes et ses règles. Tant que tu demeureras parmi les musulmans, tu seras tenu à leurs pratiques, tu prieras avec eux dans leurs mosquées; malgré toi tu jeûneras pendant le temps de leur jeûne, quoique tu aies été témoin de ce miracle de la montagne en marche, et que tes idées aient été bouleversées, ton esprit changé et les liens qui emprisonnaient ton intelligence brisés. Tu retourneras auprès des Cheikhs et des Cadis du peuple musulman, tu reverras ceux qui sont inscrits au Beit-el-Mal et émargent au chapitre des mosquées et des oratoires, les muezzins et les pauvres qui sont les moines de votre religion, et tous ceux-là viendront à toi et tu reviendras à ta croyance en l'Islam; ils te persuaderont que les chrétiens sont des magiciens impies, ils jetteront dans ton esprit et dans ton cœur l'idée que la magie est capable d'actions extraordinaires, et que c'est grâce à elle que la montagne a été ébranlée; ils nous compareront à ceux qui pratiquent le *mandal* et affirmeront que nous pouvons faire trembler la terre ou évoquer les esprits terrestres. On nous comparera encore à ceux qui font apparaître



les génies, les rassemblent et les font se précipiter du haut des airs; et ils feront de nous à tes yeux des êtres pervers tels que des devins et des astrologues; enfin ils diront de nous tout ce qu'un ennemi peut dire de son ennemi. Et moi, je t'avertis que, tant que tu ne seras pas baptisé, tu seras tout disposé à croire à leurs paroles et enclin à pratiquer leur jeûne. Hâte-toi donc de recevoir le saint baptême. Je t'avertis en outre, que l'ennemi du bien, toujours désireux de semer le mal dans tout homme, fera paraître à tes yeux ton royaume plus grand et te rendra plus pénible ta séparation de tout ce que tu possèdes; il te conseillera et te dira: Comment peux-tu quitter ta puissance, ta grandeur, ton pouvoir et ton royaume? et il fera défiler devant tes yeux, les rendant plus séduisants, tes enfants, tes femmes et tes concubines, tes pavillons et tes palais, tes trésors et tes domaines, et il rendra plus difficile encore l'abandon de tes richesses. Tu es donc averti, et de plus je t'annonce, ô Monseigneur, que si tu délaisses tous ces biens périssables, tu recevras en échange trente, soixante, cent fois la valeur de chacun d'eux. Et ne me dis pas: «Comment quitter ce que l'œil voit pour rechercher ce que l'œil ne voit pas?» Sois convaincu que ces biens-là sont aussi rapprochés de toi qu'une paupière l'est de l'autre paupière; tous ces trésors passagers que tu abandonneras le Seigneur te les gardera au séjour éternel et là même il te donnera plus que tu ne pourras désirer et tu seras en possession de plus de biens, de richesses et de trésors que l'œil n'en peut voir, que l'oreille n'en peut entendre, que l'esprit de l'homme n'en peut imaginer!»

Le Calife, voyant le jour apparaître, dit au Patriarche: «O mon père, jamais je n'ai vu de nuit plus courte, grâce à ta présence auprès de moi. Va chez toi en paix et en sécurité; pour moi je suis à présent lié à toi!» Le Patriarche pria, fit sur lui le signe de la croix et pria Dieu de le guider vers la foi; puis il prit congé et se retira. Quant au Calife, il se tint à l'écart de tout le monde, et un jour il sortit par une porte secrète, seul, déguisé, et, grâce à ce déguisement, arriva en paix à un couvent où il se fit baptiser et travailla au salut de son âme. — Les ministres et les grands du royaume cherchèrent El-Hakem mais ne purent le découvrir et jusqu'à présent personne n'a su où s'était rendu le Calife. Chez les Egyptiens, la disparition d'El-Hakem est passée en proverbe, et quand un père invoque Dieu contre son fils, il s'écrie: «Fasse Dieu que tu sortes de chez moi comme El-Hakem qui partit pour ne plus revenir.»

Quant à la montagne, les Egyptiens la nommèrent Moqatta' (*coupée*); ils l'appellent aussi Moqattam (*tranchée*); car auparavant son sommet était uni et sans crevasses, mais (au moment du miracle) elle se divisa en trois tranches qui se mirent en mouvement l'une après l'autre, laissant entre chacune d'elles un espace d'environ vingt coudées. Et de cette façon le miracle est demeuré pour les chrétiens évident et indéniable jusqu'aujourd'hui.

Le récit de cet événement merveilleux est répandu chez les musulmans qui eux aussi y ajoutent foi.

Bien des miracles se sont accomplis dans le pays d'Égypte, mais sans celui-là on n'eut plus vu un seul chrétien parmi les musulmans, car El-Hakem et son Vizir avaient en horreur les chrétiens coptes.

Gloire, honneur, majesté, puissance, grandeur, exaltation, adoration, prière, sainteté tout cela vous revient, ô Père, ô Fils, ô Saint-Esprit, depuis maintenant et depuis toujours jusqu'à la consommation des siècles des siècles! Amen.





LETTRE DU ROI DE L'INDE RAHMA AU KHALIFE  
ABBASIDE EL-MA'MOUN  
ET RÉPONSE DE CE DERNIER AU SUJET D'UN ÉCHANGE  
DE PRÉSENTS.



Un grand nombre d'historiens arabes font allusion aux relations amicales qui existaient entre le roi de l'Inde et El Mamoun.

El-Maçoudi dans ses "*Prairies d'or*" (*Tome VII, p. 127*), parle d'un « éléphant gris qu'un roi de l'Inde avait offert à Mamoun. Cet animal d'une taille colossale, était vêtu de brocart vert et rouge et de différentes étoffes de soie de couleurs variées. Une chamelle bactrienne, de haute taille et aussi richement parée l'accompagnait ».

Voici, d'après un manuscrit inédit, les lettres que les deux souverains se seraient adressés pour la première fois et le détail des cadeaux échangés à cette occasion.

Ce manuscrit, conservé à la Bibliothèque Khédiviale sous le N<sup>o</sup> 401 (Recueils), ne porte aucune indication de titre, d'auteur ou de date. La première feuille dans laquelle nous aurions pu trouver ces renseignements fait malheureusement défaut. D'un autre côté, contrairement aux usages des copistes et des auteurs arabes ces indications ne sont pas données à la fin de l'ouvrage.

Voici la première lettre de Rahma <sup>(1)</sup> à El Mamoun :

---

(<sup>1</sup>) Le manuscrit porte Dahma: دهمي qui est toujours un nom indien; nous avons cependant préféré suivre la leçon de Maçoudi, qui dit « Rahma titre qui est généralement donné aux princes de ce pays. (Contrée de l'Inde.) » Voir "*Prairies d'or*", 584-88. Du reste, une erreur de transcription peut parfaitement avoir eu lieu par suite de la grande ressemblance entre le Dal et le Ra (د et ر).

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux. (1)

« De Rahma roi de l'Inde; chef suprême des grands de la noblesse; maître de la Maison d'Or (2) aux angles de corindon, couverte de tapis de perles; dont le château en agalliche (aloès) tendre comme la cire, répand ses parfums dix parasanges à la ronde; dont les trésors renferment mille couronnes en pierres précieuses, héritage de mille ancêtres qui ont disparu; pour lequel, le peuple se prosterne devant le grand Boudha (3) qui pèse un million de miskal (4) d'or rouge et qui est orné de mille pièces de corindon rouge et de perles blanches; dont le char, quand il y paraît aux jours de bonheur, la couronne en tête, est entouré de mille autres chars, sur chacun desquels flotte un drapeau brodé de perles, qui couvre mille cavaliers vêtus de soie et d'or; dont la nourriture est servie dans des assiettes de métal précieux, posées sur des tables de perles rangées; qui rougirait devant Dieu de trahir les intérêts des sujets qu'il lui a confiés et sur lesquels il lui a donné pouvoir et autorité;

وكتب رهمي (1) ملك الهند الى المأمون مع هدية اهداها اليه (\*)

بسم الله الرحمن الرحيم من رهمي ملك الهند وعظيم اركان الشرف صاحب بيت الذهب ذى الاركان الياقوت وفرش الدر والذي قصره من العود الرطب الذى اذا ختم عليه قبل الصورة قبول الشمع والذي توجد رائحة قصره من عشرة فراسخ والذي في خزائنه الف تاج من الجواهر لالف اب كانوا له ذهبوا والذي يسجد له امام البد (b) الاكبر الذى وزنه الف الف مثقال من الذهب الاحمر وعليه الف حجر من الياقوت الاحمر والدر الابيض الذى يركب يوم السعادة وعلى راسه التاج في الف مركب كل مركب له راية مكملة بالدر وتحتها الف فارس معلم بالخز والذهب والذي بأكل في صحائف

(1) Comment expliquer la présence de cette formule toute musulmane en tête de la lettre de Rahma? Faut-il l'attribuer à un excès de courtoisie de la part de ce souverain, ou tout simplement au copiste arabe, qui dans une pieuse inadvertance aurait oublié qu'un adorateur de Boudha ne peut commencer sa lettre par l'invocation d'Allah? Du reste, il résulte du corps de la lettre que le prince n'a pas commencé par cette formule.

(2) Désignation d'une pagode dans le Moutan, ville sacrée des Indous. — Voir Yakout, Istakhry et Maçoudi "Prairies d'or." T. I, p. 151-154, 207-374, 378.

(3) Voir ci-après l'annexe A.

(4) Le miskal est gr. 4.414. — Voir "Sauvaire", Journal asiatique. T. IV. Série 8, p. 216. Note No 1.

(\*) Les annotations arabes se trouvent à la fin du texte arabe.

*A Abdallah El-Mamoun, Seigneur suprême et glorieux des habitants de son empire.*

« Nous n'ignorons point, ô frère, que ces titres glorieux et magnifiques dont nous nous sommes prévalus ne nous empêcheront point de perdre un jour notre grandeur et notre magnificence. Il eût été préférable de mentionner d'abord le nom de Dieu ; mais ce nom est trop vénérable pour que nous osions nous en servir hors du temps de la prière (1).

« Tes nouvelles sont parvenues jusqu'à nous ; elles nous ont appris que tu as pour les lettres une sollicitude qui n'a jamais existé chez tes pareils. Nous partageons l'amour et le culte que tu entretiens pour les sciences.

الجوهري علي موائد الدر المنظوم والذي يستحي من الله ان يراه خائفا في رعيته بعد ان استكشف الامانة عليهم والر ياسة فيهم الى عبد الله المامون ذي الشرف والر ياسة علي اهل مملكته اما بعد فانه لم يذهب علينا ان ماتقدم من ذكرنا ايها الاخ فيما انتسبنا اليه من الشرف وعلو الحال غير حائل لزواله وانه كان الاولي بنا ان نبدا بذكر الله تعالى جل اسمه وتعالى ذكره غير اننا اجملناه ان نتبدي بذكره الا في موضع المناجاة له عائذ بن به واخبارك ترد علينا بفضيلتك في العلم لم نجد لها لغيرك

(1) Singulière coïncidence avec les habitudes juives. Personne n'ignore qu'au retour de la Captivité de Babylone par un profond respect pour le nom de Jéhovah, les Juifs ne le prononçaient *qu'une* fois par an. C'était au jour de l'expiation solennelle; encore faisait-on exprès du bruit lorsque le grand prêtre le prononçait pour empêcher le peuple de l'entendre distinctement. Du reste il est absolument défendu de prononcer ce nom: "*qui-conque prononcera le nom du Seigneur sera puni de mort*" dit le Lévitique, XXIV-14. Philon dit que c'est un crime digne de mort, de se servir du nom de Dieu pour orner et remplir son discours. Josèphe, faisant allusion à ce nom, dit "*dont il ne m'est pas permis de parler.*" Dans le même esprit, les septante ont peut-être évité de dire Jéhovah: ils lisent à la place *Kyrios* ou le Seigneur. Tarphon dit qu'il n'est pas prudent de découvrir ce nom aux profanes. Les Juifs affectaient de l'écrire en caractères samaritains inconnus du vulgaire. Le Talmud appelle des malédictions épouvantables sur celui qui le prononce ou qui tente de le faire.

Les Arabes, ont un égal respect pour le mot Allah. Dans les écoles il est d'usage de ne pas prononcer le mot Allah; ainsi dans une analyse grammaticale: on dira au lieu de *Allah*, le nom de la majesté occupe telle ou telle fonction dans la phrase. En tête des inscriptions funéraires et des lettres de faire part on écrit souvent cette formule: "*Il est le vivant éternel.*" *Il* pour Allah. Le coran, les hadiths et la tradition islamique recommandent formellement cette observance.

« Pour entrer en correspondance nous t'expédions la présente lettre. Nous espérons en recueillir des fruits heureux. Nous l'avons intitulée : "La Pureté des intelligences." La lecture de cette lettre te prouvera la justesse du titre que nous lui avons donné. Nous t'envoyons un cadeau qui nous paraît précieux, cependant, il sera toujours au-dessous de ta dignité. Nous te prions, ô frère, d'excuser généreusement ton frère qui ne pouvait mieux agir ».

Le présent, d'après le manuscrit, comprenait :

Une coupe de corindon rouge mesurant un empan à l'orifice ; elle était de l'épaisseur d'un doigt et contenait 200 perles d'un miskal l'une.

Un tapis. C'était la peau d'un serpent (boa) de la vallée de Zirah, <sup>(1)</sup> qui avale un éléphant ; cette peau était rayée de cercles noirs, de la grandeur d'un dirhem ; au milieu de ces cercles il y avait des points blancs... <sup>(2)</sup> Cette peau avait la vertu de préserver de la phtysie celui qui s'asseyait dessus. Le phtysique qui s'en servait pendant sept jours en était guéri.

من اشكالك ونحن شركاؤك في الرغبة <sup>(١)</sup> والمحبة وقد افتتحنا باب المكاتبة  
وتحجب الفائدة بان انقذنا اليك كتابا ترجمناه صفوة الازهان والتصفيح <sup>(٢)</sup> له يشهد علي  
صواب التسمية وبعثنا اليك لطفًا بقدر ما وقع منا موقع الاستحسان له وان كان  
دون قدرك ونحن نسالك ايها الاخ ان توسع اخاك عذرا في التقصير  
وكانت الهدية جام ياقوت احمر فتحه شبر في غلظ اصبع مملوءا دراوزن كل درة مثقال  
والعدد مائتا درة وفراش من جلد حية في وادي الزبراج تبيع الفيل وشي جلد لها  
دارات سود على قدر الدرهم وفي وسطها نقط بيض مقرونة بالدلا ينجو من جلس  
عليه <sup>(٣)</sup> من مرض السل ومن كان بالسل وجلس عليه سبع ايام دب عنه  
ومصليات ثلاث وسايدها على جلد طائر يقال له السمندل موشاة اذا طرحت  
في النار لم تحترق فراوزها درو ياقوت احمر ووزن مائتي الف مثقال عودا هنديا رطبا  
اذا ختم عليه قبل الصورة وثلاثة وثلاثون الف منا كافورا محببا كل حبة منه  
مثل الفستقة واكبر من اللؤلؤة و جارية سنديا طولها خمسة اذرع تسحب

(1) Voir Annexe B.

(2) Le texte porte بالدلا مقرونة بالدلا expression dont nous n'avons pu saisir la signification.

Trois tapis de prière brodés, faits de la peau d'un oiseau nommé *Salamandre*. (1) Le feu n'avait pas de prise sur eux. Leur pourtour était orné de perles et de corindon rouge.

Deux cent mille miskals d'agalloche indien, tendre jusqu'à recevoir la moindre empreinte. 33.000 mines (2) de camphre, en morceaux plus gros qu'une perle et aussi gros que la pistache.

Enfin, une belle esclave du Sind (pays arrosé par l'Indus); sa taille mesurait 5 coudées; ses cheveux étaient faits en quatre tresses; elle en laissait traîner deux qui arrivaient jusqu'à terre, et relevait les deux autres en couronne sur la tête: ses paupières avaient des cils longs d'un doigt qui descendaient jusqu'au milieu de la joue. Ses dents étaient d'une blancheur éclatante; on aurait dit un éclair, entre les deux lèvres. Elle avait deux beaux seins au-dessous desquels sa chair *blanche* retombait en huit replis.

شعرها حسنة البشرة لها اربعة ضفائر تعقد منها ضفيرتين على راسها تاجا و ضفيرتان  
مسبلتان يبلغان الارض من خلفها وطول كل شفر من اشعار عينيها اصبع يبلغ اذا  
مدته الى نصف خدها وكان بين شفتيها برقا من بياض اسنانها لها نهدان وثمان  
عكن وكان الكتاب في لحاشجرة يقال لها الكادي احسن من الكاغد (3) لونه الى  
الصفرة والخط لازوردي (4) مفتوح بالذهب

(1) D'après l'auteur, la salamandre serait un oiseau. — Voir Dozy: *Supplément aux Dictionnaires arabes*. Dans la traduction turque du Dictionnaire Persan, cet oiseau est appelé سمندر Samandar, سمندوك Samandouk, سمندول Samandoul, سمندوز Samandour et سمندون Samandoun. — Avicenne dans ses *Canons* et Ibn-el-Beïthar dans son "traité des simples", traduit par Leclerc, se contentent de transcrire en arabe le grec *Salamandra*. — L'édition de Boulac de Ibn-el-Beïthar qui porte à tort *Salabidra* donne sur cet animal des renseignements qui ne se trouvent pas dans la traduction de Leclerc.

Voici maintenant ce qu'en disent les "Merveilles de l'Inde," traduit par Marcel Devic, p. 172: « Le même (Mohammed d'Oman) m'a conté que dans « une des îles de Ouâqouâq (identifié avec le Japon par de Goje), il y a un oiseau « dont le plumage a du rouge, du vert et du bleu comme le pivert. Il a la « taille d'un gros pigeon, on le nomme *Semendel*. Il peut entrer dans « le feu sans se brûler, demeurer longtemps sans manger autre chose « que de la terre. Pendant qu'il couve ses œufs, il ne boit pas jusqu'à leur « éclosion. Lorsque les petits sont nés, il les abandonne quelque temps et « n'en approche point; mouches et mouchérons tournent autour des petits; « quand leurs plumes ont poussé, et qu'ils commencent à marcher, alors « il leur donne la bequée. »

(2) La mine, dont il s'agit, pèse d'après El-Maçoudi 260 derhems.

La lettre était écrite sur l'écorce intérieure d'un arbre qu'on appelle *pendanus*, d'une couleur crème, et de qualité supérieure au papier. Les caractères étaient en arménium (*lapis lazuli*), les ombres étaient dorées.

Voici la réponse d'El Ma'moun :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

« D'Abdallah El Ma'moun, Imam, Prince des Croyants à qui Dieu a accordé les honneurs du Khalifat, grâce à son cousin le Prophète, l'Envoyé, et grâce à sa croyance au Livre Révélé.

« A Rahma, roi de l'Inde et chef des grands de la noblesse, ses sujets.

« Salut à toi.

« Je rends grâce à Dieu unique et le prie d'adresser ses bénédictions à Mahomet, son serviteur et prophète.

« J'ai reçu ta lettre et j'ai été enchanté du bonheur dont tu jouis.

« J'ai accueilli tes présents avec l'honneur qu'ils méritent. L'initiative que tu as prise, te donne droit à ma reconnaissance et à mes remerciements.

« La tradition veut que nous n'allions pas au devant de ceux qui ne professent pas notre religion, sans cela nous ne nous serions pas laissé devancer en courtoisie. Cette excuse que nous te présentons est déjà une première avance de notre part et tu en es digne.

فجاوبه المأمون      بسم الله الرحمن الرحيم

من عبد الله الامام المأمون بالله امير المؤمنين الذي وهب الله له ولاية الشرف بابن عمه نبيه المرسل صلى الله عليه وعلى آله وسلم والتصديق بالكتاب المنزل الي رحمى ملك الهند وعظيم من تحت يده من ارا كنة الشرف سلام عليك اني احمد اليك الله الذي لاله الا هو واساله ان يصلى على محمد عبده ورسوله صلى الله عليه وسلم وصل كتابك فسررت لك بالنعمة التي ذكرت ووقع تخافك ابانا بالموقع الذي املت من قبول ذلك وكنت ما ابتدأت به من البر محمودا موجها ذلك لك الى الشكر عليه وحسن الذكر له ولولا السنة جارية بترك تقديم من لم يكن لنا على الشريعة مواليا وبها آخذنا مانر كما ما نحسن من مزيتك بالتقديم والاعتذار لما ذكرنا احد التقديمين وانت له منا اهل وقد اهديناك (h) العلم بمودتنا لك وهي اوفر حظ المؤمن

« Nous te faisons présent d'abord, de notre amitié pour toi. C'est le plus beau cadeau auquel on puisse aspirer.

« La lettre que nous t'adressons est appelée : *Registre des cœurs et jardin des fleurs de l'esprit*. En lisant cette lettre tu te convaincras de la justesse de cette appellation, et tu seras édifié sur le but que nous nous proposons.

« Nous avons joint à cette lettre quelques objets à titre de présent, que nous estimons bien inférieur à ce qu'il eût fallu t'adresser. Entre souverains les cadeaux ne peuvent être proportionnés à la majesté des parties, leurs trésors n'y suffiraient pas. Les présents qu'ils se font n'ont pour but que de montrer leur bonne volonté et leurs bonnes intentions. Puisse le ciel nous conduire dans le meilleur chemin ».

Le présent comprenait un cavalier et sa monture ainsi que les différentes pièces de son armure en cornaline. D'autres disent en ambre gris de Chihr. <sup>(1)</sup>

Une table d'onyx à fond blanc avec des stries noires, rouges et vertes; elle mesurait 3 emfans et était de l'épaisseur de deux doigts; les pieds de cette table étaient d'or massif.

وانفدنا اليك كتابا ترجمته ديوان الالباب وبستان نور العقول ومطالعتك ترجمته  
تحقق عندك فضيلة انعمه ومشاهدتك له تحقق عندك ماسميناه به وجعلنا لذلك  
عيونا من الهدية وهو لطف استقللنا قدره لك ولو كانت الملوك تتهادى علي اقدارها  
لما اتسعت لذلك خزائنها وانما يجري ذلك بينها علي قدر مايدل علي حسن النية وجميل  
الطوية وبالله تعالي التوفيق قال وكانت الهدية من المامون رحمه الله فارس بفرسه  
وجميع آلاته من عقيق وقيل بل فارس بفرسه وجميع آلاته من عنبر شجري اشهب  
ومائة من الجزع ارضها بيضاء وفيها خطوط سود وحممر وخضر وسعتها ثلاثة اشبار  
وغلظها اصبعان واركانها ذهب مماخذ من خزانة مروان بن محمد الاموي  
اوخمسه استاف من الكسوة ومائة ثوب من كل فن من قباطي <sup>(i)</sup> مصر وخز  
السوس <sup>(k)</sup> ووشي اليمن والاسكندراني وسلجم خراساني وديباج خسرواني وفرش  
قروضي وفرش سنجردي ومائة طنفسة حبرية بوساندها وكل ذلك خز سوسي مائة

<sup>(1)</sup> Chihr est une contrée d'Arabie entre Aden et l'Oman, sur l'océan indien (Yakout).

Cinq costumes complets et cent robes de diverses étoffes ; des étoffes précieuses d'Égypte (1), soies de Souss, broderies de l'Yémen et d'Alexandrie, ... (2) du Khorassan, brocart de Khesrawan, des tapis de Singard. (3) Cent tapis de soie avec leurs coussins, le tout en soie de Souss.

Une coupe de verre épaisse comme le doigt, mesurant à l'orifice un empan et demi. Dans cette coupe était placé un objet d'art représentant un lion assis et un homme agenouillé l'ajustant d'une flèche.

Ce groupe, ainsi que les deux premiers cadeaux, faisaient partie des trésors enlevés à Merwan fils de Mohammed, l'Omniade.

La lettre était écrite sur un parchemin à deux faces.

قطعة من كل صنف و جام زجاج غلط اصبع وفتح شبر ونصف في وسطه صورة اسد  
ثابت وامامه رجل قد برك على ركبتيه وقد فوق السهم نحو الاسد والجام والمائدة  
من الذي اخذ من خزانة مروان بن محمد الاموي والكتاب في طومار ذي وجهين

عليها (e) التفصح (d) الرعية (c) البدن (b) دهمي (a) Le manuscrit porte  
السوسن (k) يياض (i) اهدينا (h) الحفظ الازودي (g) الكاغض (f)

## ANNEXE A.

Le texte arabe donne البُدُن *el Boudoun*. Nous avons toute raison de supposer que le *noun* final est une erreur de copiste. En effet, Férouzabadi et son commentaire nous apprennent dans le *camous* que بَدُّ *Boudd* est un mot arabisé du persan بُت *Bouutt*, qui signifie : 1° l'idole qu'on adore ; 2° la maison de l'idole ; 3° le temple où se trouvent des idoles, des images ou des peintures. (Voir aussi Lane s. v.)

Dozy, dans son *Supplément aux Dictionnaires Arabes*, nous apprend, sur l'autorité de Goje que « بَدُّ ne semble être rien autre chose que *bouddah* et que la signification de temple en dérive. »

(1) Le texte porte مِصْرَ يَبَاضَ qu'il n'est pas difficile de rectifier par قِبَاطِي مِصْرَ ce sont en effet les fameuses toiles de lin fabriquées en Égypte.

(2) Salgem, dans le texte, mot, dont nous ignorons la valeur.

(3) Singardi, dans le texte, désignation que nous ignorons.



Voici la traduction des deux passages de Beladsori signalés par de Goje :

« A Daïboul, il y avait un gigantesque Boudd. Il était surmonté d'un grand étendard rouge. Cet étendard pivote sur sa lance et quand le vent souffle, il couvre toute la ville. Le Boudd, d'après ce que nous apprennent les auteurs, est un grand minaret qui domine un édifice propre aux indiens, où se trouvent une ou plusieurs idoles qui donnent leur nom à l'édifice. L'idole peut aussi être placée dans le minaret même. Tout objet qu'ils vénèrent et auquel ils rendent un culte pieux porte le nom de Boudd. Ce nom s'applique aussi à l'idole même. »

Le second passage nous donne encore d'autres renseignements lorsqu'il parle du traité de paix conclu entre Mohammed ben el Kassem et les habitants de Rour, ville du Sind.

« D'après les conventions, le conquérant ne devait ni massacrer les habitants ni faire aucune injure à leur Boudd ; le Boudd est pour les indiens ce qu'est l'église pour les chrétiens, la synagogue pour les juifs et le pyrée pour les guèbres. » (Voir *Beladsori*, édition de Goje, *Leidon*, 1866, p. 437 et 439).

Ibn-el-Athir nous donne *sub anno* 89 de l'hégire à peu près les renseignements du 1<sup>er</sup> passage de Beladsori.

Il nous apprend que les gardiens du Boudd du Moultan aux Indes étaient au nombre de 600. Il dit aussi que le peuple envoyait de riches présents au Boudd du Moultan, auprès duquel on se rendait en pèlerinage de toutes les parties de l'Inde. Les pèlerins se faisaient raser la tête et la barbe, une fois arrivés près de ce temple. Ils prétendent que l'idole, qui se trouve dans ce temple, représente le prophète Job.

Il serait intéressant de consulter l'article du célèbre géographe Yakout sur le Moultan. L'auteur, sur l'autorité d'El-Istakhri, donne de longs et précieux renseignements sur le temple de Bouddha, ainsi que sur la divinité et le cérémonial religieux.

Ibn-Batouta parle souvent dans son voyage aux Indes des 'boudkhànah' qu'il explique comme *temples d'idoles*. (Voir T. III p. 151 et T. IV p. 63 et 126: Voyage d'Ibn Batoutah, traduit par Defremery et Sanguinetti).

'Assem Effendi, dans sa traduction turque du Camous, ajoute aux renseignements donnés en tête de cette note, que *بیتخانه* *Bouttkhanat* est la maison de l'idole.

Dans la traduction turque du Dictionnaire Persan, *Borhan Kate'*, برهان قاطع nous trouvons s. v. *Boult* بتّ est une idole que les polytheistes font de leurs mains pour l'adorer ensuite.

S'il reste quelques doutes sur l'identité du Boudd arabe et du Boudha indien, il suffirait, pour les faire disparaître, de consulter: "*Les Merveilles de l'Inde*," traduction de Marcel Devic. On trouvera à la page 5: Les habitants (de la ville d'Abrir à Serendib) ont six cents boudds importants sans compter les petits.

En dernier lieu, nous renvoyons le lecteur à Shahrastani, dans son ouvrage "*Religions et Sectes*," publié par Curton, et traduit en allemand par Haarbrücker.

En parlant des Sectateurs de Bouddha il dit: "Le Bouddh est chez eux un être de ce monde, qui n'a pas été engendré; qui ne se marie pas, ne mange pas, ne boit pas, et n'est sujet ni à la vieillesse, ni à la mort. Le premier Bouddha qui a paru dans ce monde, s'appelle Shakyn (le Bouddha Çakiamuny) qui signifie le Seigneur Noble. 5000 ans se seraient écoulés entre son apparition et l'hégire du prophète." — "Les Bouddhas, est-il dit plus loin, apparaissaient aux Hindous sous les formes variées de différents êtres ou personnages."

---

#### ANNEXE B.

Nous sommes incertains sur l'identité et l'orthographe exacte du mot Zirah, tel qu'il est écrit dans le texte arabe.

Nous supposons toutefois qu'on doit lire Zanedge ou Zanedge, Zanedge est mentionné par Seradge Eddin ou Takī Eddin Omar ben El Wardi au XIII siècle p. c., avec un détail qui vient tout-à-fait à l'appui de notre supposition.

Dans ses mélanges de géographie et d'histoire naturelle ou "*Perle des merveilles et pierre précieuse des raretés*," l'auteur mentionne Zanedge comme une île dans la mer de Chine où on rencontre de grands serpents qui avalent l'éléphant.

Plus loin, énumérant les merveilles de cette mer de Chine. le même auteur dit: « Cette mer produit des serpents qui avalent l'éléphant gigantesque et monstrueux. Ces serpents s'enroulent ensuite autour d'un grand arbre ou d'un roc pour briser les os de l'animal et s'en rendre la digestion facile. En se brisant, ces os produisent un grand bruit qu'on entend à une grande distance. »

De nombreuses éditions populaires de cet ouvrage ont déjà été publiées au Caire.

Dans les "Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque du roi", T. II, p. 19 et suivantes, on trouve une étude intéressante sur cet ouvrage. Mais l'auteur de ce travail, M. De Guigne, ne donne pas les passages précités.

Par contre, cet orientaliste donne, même tome, le fragment suivant de Yakouti ou Bakaoui, auteur du XV<sup>e</sup> siècle : « Cette île qui est grande est située sur les frontières de la Chine, du côté de l'Inde. . . . . Dans une montagne appelée Nasban (il y a) de grands serpents qui attaquent les bœufs et les buffles. »

Le passage précité est pris dans l'ouvrage qui a pour titre : "Exposition de ce qu'il y a de plus remarquable (sur la terre) et des merveilles du Roi Tout Puissant."

Cette île de Zabedje, qui a été identifiée avec l'île de Java, par Barbier de Meynard et Marcel Devic, est souvent mentionnée dans les "Prairies d'or" (T. I, p. 5, 163, 170—177, 207, 303, 394, 395; Tome II, p. 51; Tome III, p. 68), ainsi que dans les "Merveilles de l'Inde" (p. 7, 8, 62, 137, 150, 154, 180, 187. — Voir aussi l'excursion B., p. 231, annexée à l'ouvrage précité).

Yakout appelle indifféremment cette île Zabeg ou Zaneg. L'édition de Maçoudi du Caire porte à tort Raneg et Rabeg.

A propos de ces serpents monstrueux qui avalent l'éléphant, nous donnons ici la traduction du passage suivant, extrait du livre intitulé : "*Les fleurs éclatantes cueillies parmi les événements des siècles*," attribué selon les éditions du Caire à Ibn-Aïas et selon le manuscrit N<sup>o</sup> 1403 de la Bibliothèque Nationale de Paris au Shaïkh Abdalla El-Basri.

« Au pied de la montagne où se trouve l'empreinte du pied d'Adam, il y a des serpents monstrueux qui avalent le chameau, le cheval et l'homme. Lorsque cette nourriture surcharge leur estomac, ces reptils vont s'enrouler autour du tronc d'un arbre et rendent ce qu'ils ont absorbé. »

*Dans la prochaine livraison, nous compléterons cette étude par quelques extraits d'auteurs arabes ayant trait à des échanges de présents pareils à ceux de Rahma et de Ma'moun.*



# MISSION DANS L'YÉMEN.

---

## JOURNAL.

---

ANNÉES 1847—48

PAR

THOMAS JOSEPH F. ARNAUD.

---

### NOTICE PRÉLIMINAIRE

---

Le manuscrit autographe dont nous commençons la publication a été donné au docteur Gaillardot par M. Garnier, consul de France.

Il se compose de 55 grandes pages d'une écriture fine et serrée; de nombreuses aquarelles, représentant pour la plupart des paysages et des types illustrent le texte et le commentent. Des intervalles sont restés en blanc: ils étaient destinés à des dessins que l'auteur n'a pas eu le temps de faire. Quelques feuillets ont été coupés et ce qui est encore plus regrettable, la dernière partie, la plus importante, manque. Mais tel qu'il est, ce manuscrit est intéressant en ce qu'il est l'œuvre d'un voyageur estimé, sur la vie duquel nous ne possédons que peu de renseignements. Tout ce que nous en savons, nous a été fourni par J. Mohl, dans l'Avertissement et dans la Note préliminaire dont il a fait précéder, dans le "Journal Asiatique" <sup>(1)</sup> les extraits qu'il a donnés des papiers d'Arnaud.

---

<sup>(1)</sup> *V. Journal Asiatique*: Pièces relatives aux inscriptions himyarites découvertes par M. Th. Jos. Arnaud, de Lurs, Basses-Alpes. (IV<sup>e</sup> Série, Tome V, No. 22, Fév.-Mars 1845). Les Akhdam de l'Yémen, leur origine probable, leurs mœurs, par MM. Th. Arnaud et A. Vayssièrre (IV<sup>e</sup> Série, Tome XV, No. 72, Avril 1850. Plan de la Digue et de la Ville de Mareb, par M. Th. Jos. Arnaud (VII<sup>e</sup> Série, Tome III, No. 1, Janv. 1874).

Après avoir rendu compte du premier voyage de notre auteur dans l'Yémen, entrepris en 1843, des difficultés qu'il a eu à surmonter, M. Mohl termine en ces termes : « Il est vivement à désirer que ce voyage ne soit que le commencement d'une exploration plus étendue du Yémen, et que le gouvernement français mette M. Arnaud en état d'y retourner avec des moyens plus amples pour examiner toutes les antiquités de ce pays et de copier les inscriptions qui couvrent un grand nombre de ruines dont M. Arnaud a entendu parler, mais qu'il n'a pas encore pu visiter ; il est probablement aujourd'hui le seul Européen qui puisse pénétrer chez ces tribus inhospitalières, et il ne faudrait pas laisser sans emploi tant de courage et une occasion si rare. »

Il est fort à présumer, d'après ce qui précède, qu'Arnaud a obtenu, nous ignorons dans quelles circonstances, la mission que M. Mohl lui souhaitait et que le manuscrit que nous avons entre les mains en est la relation.

Un écrivain allemand, Albrecht Zehm <sup>(1)</sup> parle longuement d'Arnaud.

Comme l'article, qu'il consacre à notre auteur, renferme des détails intéressants sur son premier voyage, nous en donnons des extraits que nous devons à l'obligeance de notre ami, M. Deflers, le savant explorateur de l'Arabie :

« . . . Nous nous dirigeons maintenant vers Mareb avec Thomas Joseph Arnaud, un des hommes les plus courageux qui se soient jamais mis au service de la science. Il n'a été dépassé dans cette région, que par Joseph Halévy. Ce fut à Djeddah que Fresnel décida Arnaud, pharmacien dans un régiment égyptien, puis longtemps en faveur auprès de l'Imam de San'à, à se rendre à Mareb, l'antique Mariaba, la metropolis Sabaeorum de Strabon, la Regia omnium Mariaba de Pline, point extrême d'où le général d'Auguste dut retourner sur ses pas et où se trouvent encore les ruines de *Sedd Mareb*, la digue de Mareb. Les indications de Niebuhr sur l'ancienne localité et sur les ruines, recueillies à San'à d'un homme du Mareb, ne pouvaient qu'accroître son désir de s'y rendre et Arnaud accomplit glorieusement en 1843 cette entreprise digne d'admiration.

---

(1) Arabien und die Araber seit hundert Jahren. p.p. 78-82.

« Un ami le mit en rapport à San'â avec un pâtre Bédouin et, pourvu de doura et de beurre pour 15 jours — car il ne faut pas compter trouver des vivres au Mareb — avec une ceinture de laine, un turban graisseux, d'ailleurs nu, sauf une pièce de cotonnade roulée autour des reins et descendant jusqu'aux genoux — ce qui trahissait la blancheur de sa peau — enfin bien armé, l'Européen s'engagea en quelque sorte dans la gueule des tribus de Bédouins, rendues par la faim, au plus haut degré sauvages, féroces et accoutumées au meurtre, et qui avaient dû former pour se protéger réciproquement, la fédération des tribus alliées des Saleh-Asfur. Le chemin, déjà évalué par Niebuhr à environ 16 milles allemands (118 kil. et  $\frac{1}{2}$ ) était une descente; Mareb est donc située certainement dans la région inférieure du Djaul. Le pays, au N. E. de San'â, devient bientôt désert. Déjà, dans le Wadi-Serr, à 4 heures de San'â, les Bédouins des nombreux villages des Beni-Haschach ne reconnaissent plus l'autorité de l'Imam. Arnaud dut s'envelopper le plus possible et ne pas trop laisser voir sa peau blanche. Chaque Arabe Chaulân le soumettait à un tribut (de questions) c'est-à-dire à un : « Quelle est cette créature sur le chameau ? » A quoi son Bédouin répondait : « C'est un malade. » Arnaud ne put donc rien noter sur la marche jusqu'à ce que vint le moment de la halte et alors tout au plus une paire de noms. Avec un peu de coton mélangé de poudre et enflammé à l'aide d'une pierre à feu et d'un briquet, on échauffait des cailloux que l'on enduisait de pâte de farine et la masse brûlante était alors détachée sans beurre. Deux jours auparavant, il y avait eu là un grand combat entre des tribus ennemies, de sorte qu'Arnaud pouvait s'attendre à chaque instant à la reprise du massacre ».

« Il ne put donc visiter alors les ruines de Chariba. Il fut attaqué pour la première fois après avoir été laissé seul à dessein par ses compagnons — outre son guide, quelques autres Bédouins s'étaient joints à lui. Le cinquième jour, on atteignit le torrent de Dana, dont le cours se dirige au S. E. On arrivait ici dans un district des Saleh-Asfur où son chamelier se trouvait chez lui. Cet homme lui donna l'hospitalité dans sa tente, le frotta de beurre, mais ne put le soustraire aux questions pressantes de tous les survenants : « D'où vient-il ? Où va-t-il ? Ce pourrait bien être un oiseau du paradis Irem ? » A tout il se bornait donc à répondre qu'il était Maghrabi (habitant du N. O. de l'Afrique). Les femmes, en longue robe de cotonnade noire, un chiffon noir autour de la tête, étaient voilées, les filles non.

Le Saleh-Asfur prit alors les devants jusqu'à une demi journée de Mareb pour obtenir du Schérif local 'Abd-el-Rahman la permission pour l'étranger de visiter le pays. Quatre Bédouins à la solde d'Arnaud furent chargés de le protéger. Le courageux explorateur les suivit vers l'Est entre les deux monts Balak, qui ont dû former jadis le bassin collecteur pour les canaux d'irrigation. La chaleur était terrible lorsqu'on atteignit la digue. C'est alors qu'Arnaud eut sous les yeux les antiques constructions qu'aucun Européen n'avait encore jamais vues, ou s'il les avait vues, dont il n'est pas revenu. Ainsi Arnaud avait tiré de l'oubli la patrie, depuis longtemps ruinée, d'hommes heureux et intelligents, le tombeau désert d'une civilisation féconde il y a 2.000 ans, nouveau feuillet muet, mais éloquent du sermon sur la fragilité de toutes choses pour les habitants de la planète. Les Himyarites n'ont laissé d'autres monuments que des édifices et des inscriptions : leur littérature — et il faut bien qu'ils en aient eu une — a disparu sans laisser de traces, détruite, peut-être par eux-mêmes lorsque, comme un flot parmi tant d'autres, ils sont allés se perdre dans le fleuve de l'Islam.

Arnaud s'élança aussitôt sur la muraille, trouva de bonnes inscriptions, se mit à les copier et sans l'appel de son Saleh-Asfur, il aurait été attaqué à l'improviste par deux Arabes Abida qui s'étaient glissés vers lui ; en fuyant vers ses gens il faillit être frappé d'insolation. Après-midi, il y avait encore une heure de marche pour arriver à Mareb. Les Bédouins le raillèrent et il en fut de même des gens de Mareb qui se moquèrent du "pauvre petit bonhomme." Dès l'entrée, il aperçut une inscription, sauta de chameau pour la copier mais en fut empêché. "Qu'apportez-vous au Mahdi (Messie) ?" On le salua du titre de Schérif, qu'il eut la prudence de décliner.

« Le Schérif 'Abd-el-Rahman, dans sa tour cônica dont il habitait l'étage le plus élevé fut courtois : l'étranger fut frotté de beurre et on lui servit du café. On en vint maintenant à la question, à laquelle le malheureux fait toujours la même réponse, à savoir qu'il est Maghrabi. Ce n'est donc pas un Turc. Il serait perdu s'il l'était. Un Hadhrami s'offrit comme guide pour le conduire à Makalla, à 15 jours de marche, sur l'Océan indien. Il y avait déjà conduit un homme blanc qui avait séjourné dans ce pays Ce ne pouvait être qu'Adolphe von Wrede.

« Arnaud se logea chez l'employé du sel. Un jeune Arabe qui avait voyagé dans l'Inde, se lia avec lui et lui promit de



le mener le jour suivant aux ruines. Avec cet homme et le fils du Sultan, âgé de 17 ans, il se rendit le lendemain matin aux ruines de la métropole Sabienne; là il fut de nouveau en danger d'être attaqué et l'insolence sauvage du petit Schérif donna lieu à une grave querelle.

« Les ruines se trouvent enfouies sous un grand amas de terre. Arnaud voulut alors voir les pilastres du palais de la légendaire reine Bilkis, le *Haram Bilkis*. Le jeune Arabe conseilla de remettre la partie au jour suivant. Rentré au logis, celui-ci eut à supporter les plus brutales vexations des sauvages 'Abidas: "il est trop petit pour être Turc, sans cela on le mettrait en pièces." Enfin le Scherif lui promit protection: c'est ainsi qu'il arriva au bout d'un jour au lieu désiré. A l'E. de cette localité on voyait un vaste terrain fortement battu, le Meidân-el-Cheil ou champ de courses. Au bout d'une grande demi-heure, on parvint aux pilastres, qui portaient deux inscriptions. A un quart d'heure plus au Nord est situé le *Haram-el-Bilkis*, où les inscriptions abondent. Mais les compagnons d'Arnaud insistaient pour le retour. Cependant le peuple se pressait autour du Schérif qui devait chasser le *chien*, sous peine d'attirer tous les malheurs sur le pays. "Laissez-le faire, pourtant, car il est notre hôte: s'il nous arrive malheur, ce sera par la volonté d'Allah." Au logis, qui était alors la maison du Cadi, l'attendaient de nouveaux outrages; on lui arracha les cheveux, les femmes le pincèrent et le harcelèrent. Par bonheur, les Bédouins étaient obligés de s'absenter tous les soirs. "Deux jours encore et j'aurais été massacré." »

Le dixième jour après son départ de San'â, il se remit en route. Ses compagnons le maltraitèrent, lui mirent du sable sur le visage, lui tirèrent la barbe. Cependant, il copia cette fois quelques inscriptions dans les ruines de Chariba. Halévy se prononce contre l'opinion de Fresnel, d'après laquelle cette Chariba serait la Caripeta de Pline où prit fin l'expédition d'Aelius Gallus et je remarque toutefois à ce sujet que si ce n'est pas à Chariba, c'est peut-être dans le nom propre de la localité appelée Sirwah que la désignation de Pline est encore conservée phonétiquement. Il est difficile d'admettre que Caripeta soit la ville de Choreiba visité par von Wrede dans le Wadi Do'ân. Cependant, revenons à Arnaud; il dut poursuivre son voyage dans une fuite précipitée pour échapper à un Scheikh brigand. Enfin, il se retrouva chez les Haschach, en pays sûr et sans



péril imminent pour sa vie. Son fidèle arabe Schaddâd qui l'avait ramené de Mareb, mais qu'il avait dû abandonner pour s'enfuir, arriva à son tour, avec le sac contenant les papiers qui étaient son plus précieux trésor, après avoir été obligé pendant un jour et demi d'user de ruse et de violence chez le Scheikh brigand pour sauver les papiers d'Arnaud. »

« L'étonnement fut grand à San'â lorsqu'Arnaud y rentra sain et sauf; on l'avait considéré comme perdu. Après 8 jours de repos, il entreprit une excursion dans le Tehâma, par Zebîd, fut aveugle pendant 10 mois et se ressentit longtemps des fatigues indicibles de ce voyage de découvertes. »

---

Vers les 5 heures du soir, nous sortons du Caire par la magnifique Porte de la Victoire (*Bab-en-Nasr*) pour aller rejoindre nos chameliers que nous supposons nous attendre sur la route de Suez. Nous traversons la vallée d'Aid-Bey, la nécropole de la Capitale de l'Égypte; le soleil, près de se coucher, verse une lumière ardente sur les milliers de tombeaux qui s'étendent à perte de vue dans la plaine. Il serait impossible de choisir un emplacement plus convenable pour un cimetière: Aid-Bey est juste le point qui sépare la vie du néant, le désert morne, stérile, de la terre que féconde le Nil. Une dernière fois nous pouvons admirer les mausolées de Saladin, le Salomon de l'Égypte musulmane, de Malek-Adel, le héros arabe des Croisades, du Sultan Barkouk, des chefs Mamelouks, endormis sous leurs merveilleuses coupes, ou à l'ombre de minarets que la sculpture arabe, fée prodigue, s'est plu à parer des plus gracieux arabesques. Mais chaque jour, les sables empiètent sur l'empire de la mort; chaque jour, une coupole s'écroule; les minarets tombent pierre à pierre; le vent du désert calcine tous ces débris et les réduit en poussière qui se perd dans cet océan de poudre jaune et de rochers arides.....

Notre course hors de la ville a été en pure perte, puisque nos chameliers n'en ont pas encore dépassé l'enceinte; nous les retrouvons accroupis près de la tombe d'un santon (Scheikh Baïoumi), au milieu des chameaux qui vont nous conduire à Suez.

Là a lieu une triste scène: il faut se séparer de quelques amis bien chers, qui nous accompagnent; nous nous disons

un adieu qui, peut-être, sera le dernier, et, pendant qu'ils regagnent la ville, nous détournons la tête. Le premier chapitre de notre histoire commence ; quel en sera le dénouement ?

A la nuit, les chameaux sont chargés et nous nous mettons en route. Quelque temps encore, nous pouvons distinguer, dans l'ombre, la ville avec ses milliers de coupoles et de minarets, les palmiers du Nil, la Citadelle et les rochers du Mokattam : puis, tout s'efface dans les ténèbres et l'immense désert se réduit, pour nous, au cercle étroit dans lequel nous cheminons, cercle dont le centre se déplace à chaque pas. Aux rumeurs de la ville a succédé le double silence de la nuit et de la solitude que troublent, par moments, les plaintes du vent, le cri des chouettes qui cherchent leur proie et, à de longs intervalles, le chant monotone de nos chameliers, ou des pieux pèlerins qui vont prier sur la tombe du Prophète. Enfin, la lune vient éclairer l'immense étendue qui sépare l'Égypte de la Mer Rouge.

30 Mai

Brisés par la rude secousse que chaque pas du chameau imprime aux reins et ayant lutté toute la nuit contre le sommeil, c'est avec plaisir que nous voyons arriver le point du jour. Notre petite caravane fait halte dans un endroit appelé *Safra*. Des montagnes arides, des plaines fauves au-dessus desquelles le mirage se lève avec le soleil ; dans les creux qu'ont faits les pluies d'orage, quelque arbuste du genre des réglisses, des chardons et des touffes de gramens, tel est le paysage qui se développe à nos yeux. Que l'on ajoute à cela des ossements de chameaux semés de loin en loin comme pour marquer la route que suivent les caravanes ; des gazelles qui pâturent le peu de verdure qui pousse dans les replis du terrain ; des vautours, quelques alouettes et des nuées d'énormes sauterelles, voilà les hôtes de ces solitudes où vaguent aussi quelques tribus bédouines.

Dans la soirée, vers les 5 heures  $\frac{1}{2}$ , nous nous remettons en route. L'aspect du désert est toujours le même ; ce n'est que lorsque les rayons du soleil couchant viennent obliquement frapper tout ce qui fait saillie sur cet immense plan peu accidenté que la scène s'embellit un peu : un instant, les rochers qui çà et là en coupent la monotonie, se découpent en bleu ou en violet sur un ciel étincelant des plus riches teintes d'outremer, d'orange, de cadmium, tandis que l'orbe solaire apparaît comme un disque de fer rouge au bord de l'horizon ardent. Quelques minutes plus tard toutes ces lueurs s'éteignent et la nuit arrive presque sans transition.

Comme la veille nous marchons jusqu'au jour.

31 Mai

Le lieu de notre deuxième station porte le nom d'*El-Cobour* (les tombeaux); notre arrivée effraie quelques couples de gazelles qui pâturaient non loin de notre petit camp et qui disparaissent en quelques bonds. A mesure que le soleil s'élève, le mirage renaît comme la veille et sème sur la plaine aride des lacs d'eau bleue, des torrents qui écument, des palmiers dont le long éventail tremble au vent.

Le soir venu, nous remontons sur nos chameaux. Une heure durant, nous jouissons d'un magnifique coucher de soleil. Au moment où les feux du couchant s'effacent, la pleine lune se lève. Nous ne tardons pas à rejoindre une autre petite caravane composée de Turcs de l'Anatolie et de Maures du Maghreb qui accomplissent leur pèlerinage. Arrivés auprès d'un des relais de poste pour le service du Transit Anglais, l'on nous avertit de nous tenir en garde contre des voleurs qui, la nuit dernière, ont détrossé de malheureux chameliers, et chacun de nous s'assure que son fusil et ses pistolets sont bien en état de faire feu.

A deux reprises, nous voyons passer deux arabes isolés, que le dromadaire (*hadjin*) emporte avec la vitesse d'une flèche; mais pas le moindre petit bout de bandits! Et nous qui comptons sur leur visite et sur une escarmouche comme épisode pour notre journal: voilà notre espoir déçu.

Vers les 7 heures du matin, nous arrivons à Suez.

1<sup>er</sup> Juin

Suez est un misérable bourg de deux à trois cents maisons en ruines au bord de la plage sur laquelle viennent mourir les dernières vagues du Golfe Arabique. Pas la moindre végétation aux environs. La mer au Sud, les déserts de l'Arabie Pétrée au Levant, le désert de l'Isthme au Nord et le désert au Couchant. Toutefois, le port offre quelque mouvement, et là commence un mélange de toutes les races, de tous les costumes de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique de l'effet le plus pittoresque. C'est que malgré sa position entre les rochers de la côte d'Egypte et les bords désolés de l'Hedjaz, Suez n'en est pas moins le point qui relie les Indes et l'Europe à l'Afrique et à l'Asie Occidentale. Des révolutions en feront peut-être un monceau de ruines tel que celui qui marque l'emplacement où fut Colzoum; mais, sur ces débris, le commerce rebâtira une ville nouvelle et ce point sans eau, sans verdure, où le vent n'arrive qu'après avoir traversé de vastes déserts, sera toujours un entrepôt commun à tous les peuples de l'ancien monde.

2 Juin Les enfants de l'Agent Consulaire de France à Suez veulent bien nous tenir compagnie pendant la soirée. Fils de Grec et élevés en Egypte, ils ont toutes les idées du pays. La conversation tombe sur les Djins, et les histoires plus ou moins merveilleuses qu'ils nous racontent, rempliraient dix volumes. L'un d'eux a failli être étranglé par un de ces lutins qui avait pris la forme d'un chat auquel il eut le malheur d'administrer quelques coups de bâton. Notre incrédulité sur ce point semble les scandaliser.

Malgré notre bonne envie de quitter Suez, où l'ennui nous gagne, nous sommes forcés de remettre notre départ d'un jour à l'autre, attendu que le Raïs dont le Sambouk doit nous transporter à Djeddah, n'a pas encore terminé ses affaires. Enfin, nous partons le 5 à la nuit, après une longue contestation avec le patron de la barque qui y a accumulé deux fois plus de colis qu'elle n'en peut raisonnablement contenir. Le Bey qui commande à Suez et l'Emir-el-Bahr auxquels nous portons nos réclamations font décharger ce qui se trouve en excès. Ce soir, nous nous bornons à sortir du Boghaz (passe).

*(à suivre.)*



HISTORIQUE  
DU  
BATAILLON NÈGRE ÉGYPTIEN AU MEXIQUE  
(1863—1867)

PAR  
MM. RAVERET ET DELLARD  
ATTACHÉS AU CABINET DU MINISTRE DE LA GUERRE EN FRANCE

---

PRÉFACE

---

Au moment où le Ministre de la Guerre Français fait rédiger pour tous les régiments un historique des faits de guerre auxquels ils ont pris part depuis leur formation, nous avons cru intéressant et utile de publier un semblable travail pour les Corps Étrangers qui ont combattu à nos côtés.

En compulsant les Archives Historiques françaises, nous avons été assez heureux pour réunir de précieux documents sur le concours que nous a prêté l'Égypte dans une lointaine campagne et, grâce à ces documents, nous avons pu essayer de retracer une page de son histoire militaire.

En écrivant ces lignes nous n'avons eu qu'un but : perpétuer de glorieux souvenirs, conserver de nobles exemples de vertus militaires et resserrer les liens qui unissent deux nations amies, en rappelant les dangers et les succès partagés par leurs armes sur le sol Mexicain.

Puisse ce modeste travail n'être pas indigne de la haute et bienveillante attention du Souverain éclairé qui gouverne l'Égypte, et sous l'impulsion duquel la vieille Terre des Pharaons, rajeunie et régénérée, a pris au milieu des Puissances le rang honorable qui lui convenait.

PALAIS DE VERSAILLES

## AVANT PROPOS

---

«... Ce n'étaient pas des soldats,  
c'étaient des lions .....

(Maréchal FOREY)

Vixere fortes .....

Multi: sed omnes illacrymabiles

Urgentur, ignotique longâ

Nocte, carent quia vate sacro.

(HORAT, od. IX, libr. IV.)

Causes  
de la Guerre du  
Mexique

Le Mexique, où depuis quarante ans les partis se disputaient le pouvoir et qui, durant cette période, n'avait pas vu s'accomplir moins de 240 révolutions ou coups d'état (*pronuntiamentos*) avait fini par tomber dans l'anarchie la plus complète, lorsque, en 1861, l'Indien Benito Juarez, magistrat du pays, s'empara du Gouvernement en renversant Miquel Miramon, Président de la République.

Alliance  
de la France avec  
l'Angleterre et  
l'Espagne

Durant ces révolutions successives, un grand nombre de Français, ainsi que d'Anglais et d'Espagnols, avaient été pillés, violentés et même assassinés. La France qui n'hésite jamais lorsqu'il s'agit de venger son honneur outragé, se concerta avec l'Angleterre et l'Espagne pour obtenir les dédommagements qui lui étaient dus. On estimait, en chiffres, les réclamations de la France seule, à 12.000.000 de piastres. Mais ce que l'on voulait obtenir surtout, c'était le redressement des vexations et des dénis de justice dont nos nationaux souffraient depuis si longtemps.

En vain les Ministres accrédités auprès du Gouvernement Mexicain demandèrent justice; en vain ils employèrent tour à tour le langage de la conciliation et de la menace, il fut impossible d'obtenir l'exécution d'un seul des engagements pris par le Mexique, et l'on dut recourir à la force des armes.

Départ du Corps  
Expéditionnaire

A la fin de l'année 1861 les Puissances alliées dirigeaient chacune sur le Mexique un corps expéditionnaire et la France, pour sa part, fournissait un contingent de 3.000 hommes de toutes armes, sous les ordres du Général Comte Lorencez.

L'occupation de la Vera-Cruz, principal port du Mexique sur l'Atlantique, s'effectua sans difficulté.

Malheureusement, des dissentiments s'élevèrent bientôt entre les trois Puissances au sujet de l'ultimatum qui devait être signifié au Gouvernement Mexicain. Nos alliés se retirèrent.

L'Angleterre et l'Espagne se retirent. La France continue la Guerre.

La France resta seule et ses soldats soutinrent d'une main ferme les couleurs nationales, dans ce pays lointain, où ils avaient à combattre non-seulement des troupes nombreuses et aguerries, mais encore un climat meurtrier pour les Européens et des épidémies terribles.

En l'absence de forces suffisantes, on s'était d'abord contenté d'occuper Orizaba, ville située à 33 lieues dans l'intérieur des terres, ne laissant qu'une garnison aussi faible que possible à la Vera-Cruz, où la fièvre jaune sévissait cruellement, joignant ses ravages à ceux de la dysenterie et des fièvres pernicieuses.

Cette garnison se composait de corps de la Marine et surtout de soldats noirs, tirés de nos colonies de la Guadeloupe et de la Martinique.

L'immunité dont jouissaient ces dernières troupes à l'égard des maladies endémiques du pays démontrant que la race nègre n'est point soumise, comme la race blanche, aux influences des miasmes délétères, le Gouvernement Français demanda au Vice-Roi d'Égypte de vouloir bien lui céder momentanément un régiment noir, susceptible d'échapper au climat dévorant des terres chaudes (*Tierras Calientes*).

Insalubrité du climat. Demande d'un régiment nègre à S. A. le Vice-Roi d'Égypte.

A cette nouvelle, la susceptibilité de la Presse Anglaise s'éveilla et se laissa aller à des suppositions malveillantes. Cependant, nous ne prétendions pas obtenir de l'Égypte l'autorisation de recruter des soldats, comme le Gouvernement Anglais l'avait fait lors de la Guerre des Indes; mais la simple cession provisoire d'un régiment de 1.200 hommes, tout organisé, avec ses officiers et ses sous-officiers.

Susceptibilité de la Presse Anglaise.

Cette mesure prise dans un but d'humanité, ne pouvait soulever la moindre critique et Saïd Pacha, par un des derniers actes de son règne, accueillit favorablement la demande du Gouvernement Français (1). Régénérer un peuple, y implanter des idées d'ordre et de progrès, ouvrir au commerce du monde entier de vastes débouchés et laisser comme trace de son passage le souvenir de services rendus à la civilisation, tel était le

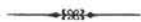
Un bataillon est mis à la disposition de la France

(1) Le successeur de Saïd Pacha, mort en 1863, fut S. A. Ismaïl Pacha, son neveu, encore aujourd'hui sur le trône, qui continua à donner au Gouvernement Français son appui bienveillant.

programme que l'on s'était tracé en allant au Mexique, et sa réalisation ne pouvait que tenter l'esprit élevé et libéral du Prince qui gouvernait l'Égypte.

Embarquement  
du bataillon  
à Alexandrie.

Saïd Pacha, qui ne pouvait alors disposer de la totalité du contingent demandé, s'empressa de nous offrir 450 hommes qui furent embarqués à Alexandrie, à destination de la Vera-Cruz, sur la Frégate Française « *La Seine* » commandée par le Capitaine Jaurès.



1863.

Débarquement du  
Bataillon  
à la Vera-Cruz.  
Installation

Le 23 Février 1863, après une traversée rapide, le Bataillon Nègre débarquait à la Vera-Cruz.

On le fit camper hors la ville, dans les meilleures conditions hygiéniques possibles, pour lui permettre de se rétablir des fatigues du voyage et des maladies qui ne l'avaient point épargné en route. Plusieurs cas de typhus s'étaient déclarés pendant la traversée et l'on avait même eu à regretter quelques décès.

La tenue des hommes était superbe ; leur attitude martiale faisait l'admiration de tous et la présence seule de cette petite troupe devenait un palladium pour la Vera-Cruz, dont la garnison était si restreinte. Déjà, les Égyptiens inspiraient l'effroi dans les alentours et ôtaient toute envie d'en approcher à ceux qui en auraient eu le désir.

Organisation

On s'occupa immédiatement de l'organisation du Bataillon, en s'écartant le moins possible des règlements administratifs français, et un arrêté du Général Commandant en Chef le Corps Expéditionnaire, rendu à Acatzingo, le 11 Mars 1863, régla toutes les parties du service.

Formation des  
cadres

A la même date, un autre arrêté complétait le personnel insuffisant des officiers qui se composait seulement, à l'arrivée, du Chef de Bataillon Yabrit Allah, et de deux officiers subalternes, plus un interprète.

Les nominations provisoires suivantes eurent lieu et furent soumises à la haute approbation de S. A. le Vice-Roi d'Égypte qui les ratifia peu de temps après. <sup>(1)</sup>

(1) Voir aux pièces justificatives.



Furent promus :

*Au grade de Capitaine Adjudant-Major :*

MOHAMED ALMAS, Capitaine ;

*Au grade de Capitaine :*

HUSSEIN AHMED, Lieutenant en premier ;

*Au grade de Lieutenant :*

FARAG AZZAZI, Sous-Lieutenant,

MOHAMED SELIMAN, Sergent-Major,

FARAG IZZIN, Sergent.

SALEH AZZAZI, Sergent-Major,

*Au grade de Lieutenant en 2<sup>me</sup>, ou Sous-Lieutenant :*

KHALIL Effendi, Sergent-Fourrier,

EDDAOUD MOHAMED, Sergent,

MOHAMED ALI, Sergent,

ABDERRAHMAN MOUSSA, Sergent.

M. le Colonel MANGIN, du 3<sup>me</sup> Régiment de Zouaves, fut chargé de l'instruction militaire des quatre compagnies composant le Bataillon, afin de les initier aux manœuvres françaises. Cette tâche ne laissait pas que de présenter certaines difficultés. Pas un seul sous-officier ou soldat ne parlait une langue européenne, et il était, par suite, très difficile de leur faire comprendre les ordres, les consignes, etc. Il parut dès lors indispensable de leur adjoindre quelques interprètes, ainsi que des cadres de sous-officiers, tirés d'un de nos bataillons de Tirailleurs Algériens.

Cette mesure reçut promptement son exécution, et deux sergents et six caporaux, choisis parmi les plus intelligents et les plus solides, furent répartis dans les quatre compagnies, de la façon suivante :

1 <sup>re</sup> Compagnie,	1	Sergent,	1	Caporal.
2 <sup>me</sup> »	1	»	2	Caporaux.
3 <sup>me</sup> »	1	»	1	Caporal.
4 <sup>me</sup> »	1	»	2	Caporaux.

L'arrivée de ces hommes introduisait dans le Bataillon des comptables en nombre suffisant pour l'administration ; des soldats habitués à notre manière de servir, et qui, grâce à leur connaissance de la langue arabe, devaient faire promptement de nos alliés une excellente troupe.

On dut s'occuper aussi de l'armement. Les fusils que possédait le Bataillon, et qui appartenaient au Vice-Roi, étaient d'un calibre différent des nôtres, ce qui présentait de graves

inconvéniens au point de vue des munitions. On distribua donc des armes françaises aux Égyptiens, dont les fusils furent déposés au Parc d'Artillerie, pour leur être rendus au moment du retour. L'entretien en fut confié à l'armurier du Régiment Étranger.

Emplacement

L'organisation terminée, l'emplacement du Bataillon fut ainsi réglé :

2 Compagnies (1<sup>re</sup> et 2<sup>me</sup>) à la Vera-Cruz.

1 » (3<sup>me</sup>) à la Soledad.

1 » (4<sup>me</sup>) à la Tégoria, dont elle constituait

l'unique garnison, les troupes françaises, vu leur petit nombre, ayant cessé d'occuper ce poste.

A peine installés, les Égyptiens allaient se joindre à la Légion Étrangère et aux *Contre-Guerillas* (1) du Colonel DUPIN, et commencer à purger la Terre Chaude des bandits qui l'infestaient. Mais avant de les suivre dans les différentes expéditions auxquelles ils ont pris part, il est utile de résumer les principaux événements militaires survenus au Mexique depuis la concentration de nos troupes à Orizaba.

Événements militaires antérieurs à l'arrivée du Bataillon

Ayant reconnu l'impossibilité de s'emparer de Puebla avec le peu de troupes dont il disposait, le Général de Lorencez craignant, s'il s'avancait trop, de voir ses communications avec la Vera-Cruz interceptées par suite de la mauvaise saison, fut amené à rétrograder sur Orizaba, où il concentra ses troupes, le 18 Mai 1862.

Le Gouvernement Français résolut alors l'envoi de renforts considérables au Mexique et le commandement en chef en fut confié au Général Forey, qui débarquait à la Vera-Cruz le 25 Septembre 1862.

Un mois après, il arrivait à Orizaba ; mais ce ne fut qu'après avoir consacré quatre mois aux préparatifs de la campagne qu'il se porta en avant (23 Février 1863) sur Puebla, place forte de 80.000 âmes et la seconde ville du Mexique.

Prise de Puebla

Après un siège long et pénible, cette ville tombait en notre pouvoir, le 17 Mai, avec sa garnison forte de 26 généraux, 900 officiers, 12.000 hommes et un matériel d'artillerie considérable. Ce glorieux fait d'armes nous ouvrait la route de Mexico.

Caractère des soldats nègres  
Modification d'emplacement

Pendant la durée du siège, il avait été indispensable de

(1) Corps de volontaires franco-mexicains, formé pour combattre les bandes de partisans, ou *Guerillas*, ennemies.

maintenir, entre la côte et l'intérieur des terres, des communications que les Mexicains cherchaient à intercepter. Dans les Terres-Chaudes, notre principale force consistait dans le Bataillon Egyptien. Déjà, l'on appréciait les qualités militaires de cette troupe, animée d'un excellent esprit de discipline, et qui se faisait remarquer, en outre, par la douceur de son caractère <sup>(1)</sup> et son grand désir de bien faire. On eut promptement occasion de l'utiliser.

Médellin, petite ville située près de l'embouchure du Rio-Blanco, à deux lieues de la Vera-Cruz, était l'objet de fréquentes incursions de la part des *Guerilleros*. Des voleurs, se cachant sous ce nom, infestaient toutes les routes, paralysaient les transactions commerciales, arrêtaient les voitures publiques jusqu'aux portes de la ville, pillaient les *haciendas* (fermes) et jetaient la terreur parmi les populations. Aussi le Colonel Dupin, qui occupait Médellin, demanda-t-il au Commandant Supérieur des Terres-Chaudes de vouloir bien mettre à sa disposition les deux compagnies d'Egyptiens qui étaient stationnées à la Soledad et à la Tejeria.

Dans les premiers jours d'Avril le mouvement s'effectua et, grâce à ce renfort, nous pûmes nous installer solidement à Médellin, poste important pour le ravitaillement de nos troupes et pour la surveillance qu'il permettait d'exercer sur les détachements ennemis de la rive droite du Rio-Blanco.

Afin de mettre les ports en relation avec tout le reste du pays, un chemin de fer avait été commencé de la Vera-Cruz à la Soledad et l'on employait aux travaux une partie des prisonniers faits à Puebla. Mais les chantiers étaient fréquemment inquiétés par les Libéraux <sup>(2)</sup> et l'on dut les faire protéger par une compagnie et demie d'Egyptiens. Cette mesure ramena la confiance parmi les travailleurs, et l'on poussa rapidement l'achèvement de la voie ferrée,

La Vera-Cruz qui rattachait le Corps Expéditionnaire à la mère-patrie, s'accrut en importance, bien que la fièvre jaune y exerçât de nombreux ravages. Dans le courant de Mai 1863, l'on compta parmi les victimes le Commandant du Bataillon

Surveillance du  
Chemin de fer —  
Garde des  
prisonniers

Mort du Comman-  
dant Yabrit Allah.

<sup>(1)</sup> A cette époque, le Commandant supérieur de la Vera-Cruz s'exprimait ainsi sur leur compte : « Les Soldats Egyptiens sont gais et contents ; ils voient avec quelle sollicitude on les traite et ils en sont reconnaissants. Ce sont, du reste, de grands enfants qu'il est très facile de diriger. En les prenant par la douceur, on en obtient tout ce que l'on veut ; je n'ai qu'à me louer d'eux sous tous les rapports.

<sup>(2)</sup> Troupes de Juarez.

Egyptien, Yabrit Allah. <sup>(1)</sup> Animé du meilleur esprit, doué de rares qualités militaires, cet officier supérieur avait déjà su se faire apprécier de tous, en se montrant constamment à hauteur de ses devoirs et de sa responsabilité. Sa mort laissa des regrets unanimes.

Etat sanitaire du  
Bataillon

La troupe, elle aussi, se ressentait de l'influence du climat : et bien que par sa constitution robuste elle résistât, mieux que les Mexicains eux-mêmes, à l'insalubrité du pays, elle n'en comptait pas moins, par suite de fièvres et de dysenteries, une trentaine d'hommes aux hôpitaux et une moyenne de 12 hommes par compagnie et par jour, malades à la chambre. Comparé à celui des malades des autres corps, ce chiffre n'était pas très élevé ; mais pour le Bataillon, il était assez sensible ; car c'était le cinquième de l'effectif total.

Marche de l'Armée  
Française.  
Prise de Mexico.

Pendant que la petite garnison laissée à la Vera-Cruz et dans ses environs se multipliait, faisant face à tous les besoins de la situation, l'Armée Française avait continué sa marche sur Mexico, où elle avait fait son entrée, sans coup férir, le 10 Juin 1863, le Gouvernement et l'Armée de Juarez ayant abandonné la partie et s'étant retirés à notre approche, dans l'intérieur du Pays.

Maître de la capitale, le Général Forey s'empessa d'organiser les pouvoirs municipaux et un gouvernement provisoire. Une *junta*, composée de 35 membres, prit la direction des affaires politiques, en attendant qu'il fût statué sur la forme définitive du Gouvernement.

L'occupation de Mexico fut célébrée avec éclat dans toutes les villes occupées par nos troupes. Le dimanche, 21 Juin, on chanta à la Vera-Cruz un *Te Deum* auquel assistaient le colonel Jeanningros, commandant supérieur de la place, ainsi que toutes les autorités militaires et administratives. On confia le service d'honneur à la troupe égyptienne qui, après la cérémonie, fut passée en revue sur la Place de l'Ayuntamiento.

Expédition de  
Tlaliscoyan.

Mexico tombé en notre pouvoir, il devenait possible de songer à étendre notre domination sur une partie de la côte, que la marche en avant de l'Armée Française n'avait point encore permis de soumettre. Tandis qu'on faisait réoccuper les petits

<sup>(1)</sup> Par suite du décès de cet officier supérieur, le commandement du Bataillon fut confié au Capitaine-adjutant-major, Mohamed Almas, le plus ancien de grade du Corps.

postes de la Tejeria et de la Soledad par deux compagnies d'Égyptiens prises, l'une à la Vera-Cruz, l'autre à Médellin, on dirigeait sur Tlaliscoyan, le 6 Juillet, une colonne de 80 hommes d'infanterie égyptienne, appuyée par 60 cavaliers de Murcia, sous le commandement du capitaine Cazes, chargé de recevoir la soumission du pays. Les populations, du reste, nous étaient favorables, et partout nos troupes furent reçues par elles aux cris de « Vive la France ! » Ce ne fut qu'une sorte de promenade militaire, et, en présence des bonnes dispositions des habitants, qui se prononçaient si spontanément en faveur de l'intervention française, le chef de l'expédition crut pouvoir rentrer dans ses cantonnements.

Mais, à peine nous étions-nous éloignés, qu'un parti de Libéraux, voulant se venger de l'accueil sympathique qui nous avait été fait, se rua sur ce malheureux pays en y portant le meurtre et le pillage.

De tels excès ne pouvaient être tolérés par nous. D'ailleurs, en nous retirant, nous avions promis aux habitants secours et protection. Le 30 Juillet, le Capitaine Cazes recevait l'ordre de marcher de nouveau sur Tlaliscoyan, à la tête des troupes qui avaient pris part à la première expédition, renforcées d'une deuxième compagnie d'Égyptiens, de la 3<sup>e</sup> Compagnie du 2<sup>e</sup> Bataillon du Régiment Etranger et de 20 cavaliers auxiliaires de Tampico. En même temps, une autre compagnie d'Égyptiens était envoyée par le chemin de fer à Médellin pour protéger ce poste pendant l'expédition.

Afin d'éviter la trop grande chaleur, on se mit en route la nuit. La Cavalerie Murcia éclairait la colonne, car il s'agissait de se tenir en garde contre les surprises d'un ennemi habitué aux combats d'embuscade. Mais ces précautions étaient inutiles, et quand nous arrivâmes devant Tlaliscoyan, les Libéraux, instruits par leurs nombreux espions, avaient prudemment pris la fuite, échappant ainsi au châtimeut qui les attendait. Toutefois, si le but de l'expédition n'était pas complètement atteint, nous avons du moins purgé le pays de ses oppresseurs et constaté ce qu'on était en droit d'attendre de troupes qui n'avaient point encore fait campagne.

On s'occupait, du reste, d'aguerrir les corps nouvellement arrivés par des changements de cantonnements qui avaient, en outre, l'avantage de les familiariser avec le pays. C'est ainsi que, le 8 Août, on relevait la 3<sup>e</sup> Compagnie d'Égyptiens stationnée

Nouvelle  
expédition de  
Tlaliscoyan

Fréquents  
déplacements

à la Tejeria par celle en garnison à la Vera-Cruz et qui n'avait point encore quitté cette ville.

Escorte d'un  
envoi d'argent

Quelques jours plus tard (11 Août), la 4<sup>e</sup> Compagnie cantonnée à la Soledad, contribuait à l'escorte d'un convoi de 12.000.000 de francs, expédié de la Vera-Cruz sur Orizaba. Le peu de sécurité de la route, au moins jusqu'à Chiquihuite, nécessitait un certain déploiement de forces; aussi M. le Sous-Lieutenant Grincourt, du 2<sup>e</sup> de Zouaves, commandant le convoi, avait-il sous ses ordres, outre les Egyptiens, toute la *Contre-Guerillas* Française (Infanterie et Cavalerie) et la 1<sup>re</sup> Compagnie du 2<sup>e</sup> Bataillon de la légion Etrangère. Arrivée à Chiquihuite, l'Infanterie put rétrograder, laissant à la Cavalerie le soin de l'escorte jusqu'à destination.

Création de  
premiers soldats

Les services, déjà rendus en maintes circonstances, par le Bataillon Nègre, avaient été signalés au Maréchal (1) commandant en chef, qui, voulant récompenser le dévouement de cette troupe, en même temps que stimuler son zèle, décidait le 28 Septembre, la création de *premiers soldats* (2), dont le nombre fut fixé au quart de l'effectif. Cette mesure produisit un excellent effet, autant sur les officiers, satisfaits de la sollicitude du Gouvernement Français à l'égard de leurs hommes, que sur les soldats qui la méritaient si bien.

Médaille  
du Mexique

A la même époque, le Bataillon prit part à la distribution de la Médaille commémorative de la Campagne du Mexique, récemment instituée. (Décret du 31 Août 1863 (3).

Augmentation de  
la garnison de  
Medellin

Au retour de l'expédition de Tlaliscoyan, Medellín était resté sans garnison; mais pour éviter toute tentative de retour offensif de la part de l'ennemi, on faisait occuper ce poste, le 20 Août, par une section (50 hommes) de la Compagnie Egyptienne, stationnée à la Vera-Cruz.

Ces dispositions étaient dictées par l'attitude hostile de certains *rancheros* (4) soupçonnés d'accointances avec l'ennemi. On crut même prudent, un mois après, 27 Septembre, de renforcer d'une nouvelle section le poste de Medellín.

(1) Le Général Forey avait été promu au Maréchalat, par décret du 2 Juillet 1863.

(2) Les hommes, objets de cette distinction, recevaient une solde de 65 centimes par jour et portaient, comme signe distinctif, un galon jaune sur le bras.

(3) Voir aux pièces justificatives.

(4) Habitants des campagnes.

Juarez, qui avait vu disparaître toute son armée régulière, ne comptait plus que sur la guerre d'escarmouches et d'aventures. Les Libéraux, favorisés par la configuration du pays, l'immense étendue de déserts arides, de montagnes abruptes, de forêts presque impénétrables, se formaient de toutes parts en guerillas. Ces guerillas, pour la plupart mal armées, mais montées sur de petits chevaux agiles et infatigables, étaient commandées par des chefs qui avaient une connaissance parfaite des localités, et parmi lesquels on citait notamment : Prieto, Honorato Domingue, Daguino, Sotomayor, etc. Cette cavalerie mobile était chargée d'épier nos mouvements, d'inquiéter nos convois, d'embarasser nos communications, et à mesure que les récits exagérés de ses succès se répandaient dans le pays, elle se renforçait de nouvelles recrues. Le 2 Octobre une de ces guerillas, partie de Jalapa, tentait d'enlever le convoi du chemin de fer entre la Vera-Cruz et la Tejeria. Par une fatalité malheureuse se trouvaient, comme voyageurs dans le train, outre six passagers militaires, dont faisait partie M. le Commandant Ligier du Régiment Etranger, qui fut tué, et le Lieutenant Schérer, du Génie Indigène de la Guadeloupe, qui fut blessé, huit passagers civils, notamment M. Lyons, directeur du chemin de fer, et M. l'Abbé Savelli, curé de la Soledad, qui furent également blessés.

Guérillas  
Attaque d'un train  
à la Loma  
de la Rivera

(à suivre.)



UNE LETTRE DE MOHAMMED HAROUN ER-RACHID,  
SULTAN DU DAR-FOR,  
A SON VASSAL LE SULTAN IBRAHIM AL-TAMAOUÏ



*La lettre suivante du Sultan du Dar-For, Mohammed Haroun er-Rachid, dont nous donnons la traduction, a été remise, d'après les renseignements qui nous avons pu avoir, par Moberly-Bell, l'Administrateur actuel du « Times » de Londres, à S. E. Yacoub Artin-Pacha et elle se trouve déposée à la Bibliothèque Khédiviale du Caire.*

---

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

« Louange à Dieu unique et bénédictions sur Celui qui ne sera pas suivi de Prophètes.

« De la part du Commandeur des Croyants, issu de nobles ancêtres, qui met sa confiance en Dieu, juge suprême, dont le nom a été répandu dans tous les pays, fidèle observateur des prescriptions du Livre (Coran) et des Traditions Prophétiques, qui fait la guerre aux infidèles et aux hérétiques et est certain de l'appui divin, le Khalife (vicaire) du peuple du Prophète, soumis à la volonté d'Allah et de son Prophète, le jeune homme qui, s'il arrivait à l'âge mûr, subjuguerait tous les hommes et deviendrait un poison mortel (pour ses ennemis), notre Maître et Seigneur, le Sultan Mohammed Haroun er-Rachid, al-Mahdi, le Victorieux par la volonté d'Allah, par les vertus du Coran sublime et du Prophète élu. Amen.

« A Notre vassal et ami, le Sultan Ibrahim al-Tamaoui. Après t'avoir baisé les mains et Nous être informé de tout ce qui se passe chez toi, si tu demandes de Nos nouvelles (Nous te répondrons que) Nous sommes, par la grâce de Dieu, bien portants et que Nous souhaitons que tu sois en bonne santé.

« En outre, sache que Nous avons reçu ta lettre bénie, envoyée avec tes messagers, et que Nous avons pris connais-



sance de son contenu. Que Dieu te bénisse, tu n'as pas négligé ton devoir. Grâce soient rendues à Dieu pour ses bienfaits : Il Nous a accordé la victoire en Nous donnant la possession complète du Dar-For, qu'il Nous a légué par l'effet de sa volonté éternelle ; c'est Lui qui agit à discrétion.

« Sache que dans ces deux jours, Nous devons Nous rendre au Fascher <sup>(1)</sup>. Dès que tu auras reçu Notre lettre, prépare-toi à la guerre et viens à Notre rencontre à Dar el-Guemr. Puis Dieu complètera Notre victoire par l'effet de sa volonté et de sa générosité : Tous Nos ennemis, Dieu les écrasera, les dispersera et Nous donnera, en butin, leurs personnes et leurs biens.

« Les habitants de la Montagne Mol-el-Guemr sont des rebelles ; il ne faut pas les épargner, jusqu'à ce que Dieu Nous ait réunis en bonne santé et Nous ait donné une victoire complète.

« Voilà ce que Nous avons à te communiquer. Prends garde de mettre de la négligence et de l'indolence à exécuter Nos ordres.

« Le 17 Chawal 1296 (4 Octobre 1879).

« P. S. En outre, préviens El-Magdoum <sup>(2)</sup> (Prince) Hassan, le Certai <sup>(3)</sup> el-Aguid Abd-el-Faki, le Certai Hussein, le Certai Osman et le Sultan Youssef que Nous avons nommé Sultan d'El-Guemr. Toi et tous ces Emirs, unissez vos troupes et attendez Notre arrivée.

« Victoire de Dieu et conquête prochaine, porte cette bonne nouvelle aux Croyants. »

<sup>(1)</sup> *Fascher*, en langue *faraonie* ou langue du Dar-For, signifie *maison* ou encore *résidence du Sultan*. Ce nom s'applique à toute localité où le Sultan viendrait s'installer.

<sup>(2)</sup> Le *Magdoum* (celui qui est placé en avant), était un prince, un général, un chef d'armée.

<sup>(3)</sup> Le *Certai* était un commandant d'un corps d'armée.



## VARIÉTÉS

### LETTRES D'ERNEST RENAN AU D<sup>r</sup> GAILLARDOT

---

#### PRÉFACE

---

En l'an 1860, Renan, sans être encore arrivé à cet apogée de gloire où il est monté depuis, occupait déjà dans le monde de la science un rang assez élevé, pour que les yeux de Napoléon III se fussent portés sur lui, quand l'Empereur voulut un savant, digne de diriger la mission qu'il envoyait en Syrie, à la recherche des antiquités phéniciennes.

C'était le temps où, après les massacres, une division de l'armée française occupait l'ancien pays de Sidon et de Tyr, et le pacifiait. Le gouvernement français, qui dans une noble préoccupation des choses de l'esprit, a toujours associé des savants à ses expéditions militaires, voulait que la mission, qu'il méditait depuis longtemps d'envoyer en Phénicie, profitât de cette circonstance, pour opérer avec le plus de sécurité et le plus d'auxiliaires possible. Ordre fut donc donné à Renan de partir au plus tôt et surtout de se hâter, l'Empereur étant résolu de rester chevaleresquement fidèle à sa parole, de retirer ses troupes, dès que la pacification serait complète.

S'il est dans la vie des grands hommes une étude pleine d'attraits et de charmes, qui flatte ce que chacun porte de plus délicat dans le sentiment, c'est celle de l'histoire de leur cœur. On sympathise à ce point avec ceux dont le génie subjuga leur siècle, qu'on n'en veut rien ignorer et qu'il devient d'une irrésistible curiosité de savoir quels rapports ils eurent, avec ces semblables qu'ils dominaient. On assiste, en les étudiant, à la

genèse et à l'éclosion de leurs œuvres, et il est doux et curieux à la fois, de voir de quelle fibre généreuse, de quel atome sonore, caché au plus intime de l'être, l'inspiration tira et fit éclore l'idée, dont l'épanouissement porte à travers tout le monde, leur volonté et leur gloire.

Renan eut besoin, au début de chaque œuvre, de l'encouragement de quelque rare sentiment. Son exquise et vibrante sensibilité devait pouvoir compter en chaque entreprise, sur quelque fine sympathie ou quelque précieuse amitié. Un instinct perspicace excellait en lui à les découvrir, et un sens aigu et pénétrant, le portait d'abord vers le cœur qui devait battre à l'unisson du sien, et à qui il faisait l'éternel honneur de le proclamer digne de lui.

C'est cet instinct infallible, même à travers les espaces, qui porta Renan, au cours des préparatifs de son voyage, à s'adresser de Paris, au docteur Gaillardot, fixé depuis vingt-six ans en Syrie, qu'il pria sur la recommandation de Sauley et de Rey, de s'associer à sa mission, et qu'en sa seconde lettre, il traitait déjà de cher ami, avec une émotion visible.

Nul ne fut plus digne de cette faveur exceptionnelle qu'est l'amitié d'un grand homme, que le docteur Gaillardot, et ce choix dont il tira une légitime fierté, honore encore plus Renan.

Ce fils d'un médecin de la Grande Armée, choisi entre une pléiade, par Méhémet Ali, pour vulgariser à son tour la médecine en Egypte, s'était placé dès son arrivée, au premier rang de cette élite dont le pays attendait sa régénération. Après s'être distingué aux côtés d'Ibrahim pacha, dans toutes ses campagnes de Syrie et d'Asie Mineure, il quitta tranquillement son héroïque service, quand il crut pouvoir donner dans la paix, un libre cours à cet unique désir qui le faisait vivre, de servir utilement l'humanité. Fixé à Saïda au moment des massacres, il sauva la ville entière et y donna refuge à tous ceux qui avaient pu échapper des villages voisins.

Il vit arriver avec bonheur les divisions françaises, qui rendaient son zèle inutile, et allaient lui permettre de reprendre ses paisibles et multiples études.

C'est là, que la durable amitié de Renan vint le trouver.

Jamais deux cœurs ne furent mieux faits pour se comprendre, ne sentirent l'un pour l'autre de plus invincibles sympathies et n'apportèrent dans l'accomplissement d'une œuvre

également chère à tous deux, plus d'émulation désintéressée, et d'enthousiasmes partagés.

Dès le premier jour, ils mirent en commun leurs connaissances, leurs espoirs, leurs découvertes, et pendant que Gaillardot, fouillant le champ dévolu à ses investigations, en tirait chaque jour quelque nouveau monument de l'antiquité qu'il envoyait simplement grossir le trésor de Renan, sans même revendiquer sa part de gloire, Renan ému et transporté, avouait que la pensée de cet ami soutenait seule son courage, et qu'au milieu des difficultés d'une si pénible entreprise, il eût mille fois succombé, s'il n'avait eu sans cesse à côté de lui, l'exemple de ce que peut la force d'un caractère honnête, sérieux et énergique, pour réagir contre les entraînements d'un monde abaissé.

Dans la relation qu'il a laissée de ses travaux en Phénicie, Renan parle à chaque page, et en termes où éclatent la sympathie et l'admiration, du concours précieux que lui apporta le docteur Gaillardot. Il le montre fouillant le sol de Saïda avec une telle sûreté et une si perspicace intuition, que sa présence en devenait inutile sur ce point. Il voyageait pendant ce temps de Ruad à Tortose, d'Amrit à Gebeil et à Sour, encourageant partout les travailleurs, classant les découvertes, déchiffrant les inscriptions, surveillant les expéditions et, au milieu de tous les travaux, trouvant toujours une heure pour écrire à son ami. Il le mit en rapport avec Lockroy, le dessinateur de la mission, jeune, enthousiaste, désordonné, et encore inconscient des hautes destinées qui l'attendaient. Il le mit en rapport avec sa sœur, Henriette Renan, déjà marquée par la mort, qui devait succomber quelques mois après, à Amschit, d'une fièvre pernicieuse, pendant que Renan, malade lui-même, restait deux jours évanoui à côté de cette chère morte, sous la garde de Gaillardot, accouru en toute hâte à ce double chevet.

La douleur de Renan fut immense, incurable. Gaillardot seul en reçut la confiance, en même temps que la mission de continuer seul une œuvre, pour laquelle Renan se sentait désormais sans force. Il ne se doutait pas que Gaillardot lui-même, était à cette heure rongé par une fièvre, gagnée au cours de ces travaux, et dont il dissimulait la morsure sous un courage surhumain. Il lui abandonna donc la côte, et prépara lentement son départ. Dernières heures délicieuses, pleines d'une plus discrète et plus fine intimité, pendant lesquelles Gaillardot eut

l'exquise primeur de la lecture d'une bonne partie des manuscrits auxquels Renan avait consacré presque tous ses loisirs de cette campagne.

Le guide était devenu ainsi l'ami, l'ami de toutes les minutes, au cœur duquel Renan épanchait le sien, besoin si impérieux, qu'il devait lui écrire quand une séparation forcée empêchait les confidences. De là, cette correspondance, où, pendant plus de vingt ans, de 1860 à 1883, les deux collaborateurs d'un instant, qui avaient gardé au fond d'eux-mêmes, cette amitié précieuse, comme un des plus rares bonheurs dont ils eussent joui au monde, mirent en commun leurs vies tout entières avec les efforts, les travaux, les déboires, les succès, les inquiétudes, les malheurs et les joies.

On y voit, comme de la coulisse du monde, les secrets rouages de deux existences des plus remplies, l'une traçant son modeste mais profond et durable sillon, dans ces pays d'Orient où elle fut comme un reflet de l'âme de la patrie, l'autre éclatante, universelle, remplissant la terre du bruit de ses nouveautés, mais revenant, après avoir sondé le néant de la gloire, se retremper au contact de l'homme de bien dont le cœur fut le génie.

L. I. PICARD.

---

Paris, le 20 Juin 1860.

Monsieur,

M. de Saulcy et M. Rey, dont vous trouverez les lettres sous ce couvert, vous diront comment, chargé par l'Empereur d'une mission en Phénicie, j'ai été amené à désirer vivement que vous y fussiez associé. Pour vous bien mettre au courant de l'état de la question et des vues qui m'ont dirigé dans cette circonstance, je vais vous transcrire un passage de la note que j'ai remise en réponse à la proposition qui m'avait été faite par l'Empereur.

« Dans le plan primitif, soumis à S. M. l'Empereur, le savant préposé à l'expédition devait être accompagné d'un architecte, chargé de présider aux travaux des fouilles et de prendre

les dessins. Je ne pense pas que cette partie du programme soit indispensable. La Syrie offre déjà pour des travaux de ce genre des facilités que le zèle et le tact du chef de la mission saurait utiliser. Sans parler des services que pourrait rendre, pour la surveillance des travaux, l'équipage du navire en station, et des ressources qu'on trouverait sans doute dans le personnel des ateliers de la Compagnie Française qui exécute la route de Beirout à Damas, deux personnes, au moins, depuis longtemps fixées en Syrie, ont acquis, à des points de vue divers, une grande habitude de l'exploration du pays; ces deux personnes sont M. Peretié, chancelier du consulat de France à Beirout, qui a déjà fait des découvertes importantes dans le sol de la Phénicie, et le docteur Gaillardot, médecin de la quarantaine à Saïda, au service de la Porte Ottomane. Des personnes liées intimement avec M. Gaillardot m'assurent qu'il a depuis longtemps le désir de s'associer à une mission de ce genre, et que la rare connaissance qu'il possède du pays, jointe à son talent de dessinateur, pourraient être d'un grand secours. Il serait nécessaire seulement d'obtenir à Constantinople pour M. Gaillardot un congé des fonctions qu'il remplit à Saïda. Le chef de la mission saurait ainsi, en respectant les droits acquis des personnes qui ont déjà pris une sorte de possession scientifique de la côte de Syrie, et en attribuant à chacune d'elles une large part dans l'honneur des résultats, intéresser aux recherches ceux qui peuvent y prendre part avec le plus de fruit, et faire en quelque sorte de l'expédition l'œuvre commune de la colonie française, dans le sein de laquelle un goût très louable de recherches s'est déjà plus d'une fois manifesté. »

Voilà, Monsieur, le plan que les excellents conseils de M. de Saulcy et de M. Rey m'ont amené à concevoir. Vous en êtes, comme vous voyez, la pierre angulaire. M. Peretié, en effet, retenu par ses fonctions, ne pourra guère, je pense, coopérer à la mission au-delà des environs immédiats de Beirout; consentiriez-vous à être mon guide et mon compagnon dans toute l'expédition, c'est-à-dire dans l'exploration de la côte depuis Lattakié jusqu'à Jaffa, et dans les fouilles que nous ferons faire sur des points que nous choisirions? La durée de la mission est fixée à un an environ; mais vous ne seriez pas durant tout ce temps éloigné de Saïda. Nos fouilles les plus importantes, en effet, auront lieu probablement à Saïda même, ou dans des points peu éloignés de Saïda. Il est possible que j'amène moi-

même une partie de ma famille avec moi, et que je la fixe à Saïda. J'arriverai à Beirout vers le commencement de Septembre.

Si vous acceptez, Monsieur, la proposition que je vous fais en ce moment, nous nous chargerions ici de toutes les démarches nécessaires pour le congé. J'en ai déjà parlé à Vefik Effendi, Ambassadeur de la Porte à Paris, qui m'a promis pour cela tout son concours. Je sens l'étendue du service que je vous demande dans l'intérêt de la science; mais je crois que les résultats auxquels nous arriverions et dont je tiendrais expressément à ce que l'honneur et les avantages fussent partagés par nous, nous offriraient une belle récompense. Ce qu'on me dit de l'élevation de votre caractère me garantit que vous comprendrez bien tout ceci. Entraîné par d'autres poursuites, j'envisage cette mission comme un devoir à remplir, et ma ferme résolution est de m'effacer pour laisser l'honneur du résultat aux personnes qui voudraient bien me prêter leur concours. Inutile d'ajouter que les conditions d'indemnité qu'il vous plaira de poser seront acceptées.

Permettez-moi maintenant de débiter dans nos relations en vous demandant un conseil. Ainsi que je vous l'ai dit, je suis quelquefois tenté d'amener avec moi pour les fixer à Beirout ou à Saïda, quelques personnes de ma famille, à savoir ma femme, mon petit garçon qui a près de trois ans et ma sœur. Mes inquiétudes portent surtout sur mon petit garçon, dont la santé m'a souvent inquiété et dont le tempérament reçoit très profondément le contre-coup des circonstances extérieures. C'est une petite nature très-nerveuse, très-irritable, traversant souvent des états fébriles dont la cause locale nous échappe, et avec cela pâle, lymphatique et d'une certaine faiblesse musculaire. Que pensez-vous pour une telle nature du climat de Beirout ou de Saïda? Le médecin qui le voit croit que l'effet serait plutôt favorable, car il voit dans l'état général de l'enfant une tendance encore indéterminée à la tuberculisation; la chaleur d'ailleurs lui fait toujours du bien. Mais les fortes chaleurs ne seraient-elles pas à craindre pour une nature un peu fiévreuse et agitée? La tête est grosse et l'intelligence a été de bonne heure très-développée, j'ai eu la douleur, il y a quelques mois, de perdre une petite fille plus jeune que lui, d'une méningite, occasionnée par la dentition; l'enfant toutefois n'a jamais eu d'accident à la tête. Pardonnez-moi ces détails; ils viennent d'une sollicitude que vous comprendrez facilement. Dites-moi

aussi si vous croyez le séjour de Saïda possible pour des dames qui, sans habitudes de luxe, ne sauraient cependant sortir complètement des conditions de la vie européenne.

Je vous traite déjà comme une vieille connaissance, Monsieur. C'est que vos amis m'ont dit de vous tant de bien, vous leur avez laissé à tous un souvenir si sympathique que je me laisse aller à leur exemple à vous envisager comme un des nôtres. J'espère que rien ne s'opposera à ce que le plan que nous avons rêvé s'accomplisse. Agréez en attendant l'assurance des sentiments de rare estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur

E. RENAN.

Rue Madame 55.

P. S. — Le mois de Septembre est-il un bon mois pour débiter ?  
On me fait craindre des fièvres. Quel est votre avis sur ce point ?





## BIBLIOGRAPHIE

---

### BIBLIOGRAPHIE DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE EN ÉGYPTÉ

---

#### HISTOIRE

---

ABDORRAHMAN G'ABARTI : Journal (écrit) pendant l'occupation française en Egypte (en 1798) suivi du précis de la même campagne par Mouallem Nakoula-el-Turki, secrétaire du Prince des Druses. Trad. de l'arabe par Alex. Cardin ; imprimé dans la Revue Rétrospective (2<sup>e</sup> série) F. XII, et (3<sup>e</sup> série) F. I et II.— Alexandrie, 1835, in-8<sup>o</sup>— Paris, 1838, in-8<sup>o</sup> (Brunet Quérard). — L'Histoire de l'Expédition des Français en Egypte, de Nakoula, traduite par Alex. Desgranges aîné, a été publiée à Paris, imprim. roy., en 1839, 3 part. en 1 vol. in-8<sup>o</sup>. Texte arabe et trad. (Brunet, N<sup>o</sup> 28.379).

Nicolas le Ture, par l'ordre de l'Emir Béchir, s'était établi à Damiette pendant l'Expédition française, pour observer les événements et en rendre compte au chef des Druses (Bourquelot). — Merveilles biographiques et historiques ou chroniques du Cheikh Abd-el-Rahman El-Djabati, traduites de l'arabe par Chefik Mansour Bey, Abdul-Aziz Kahil Bey, Gabriel Nicolas Kahil Bey et Iskander Ammoun Effendi. Ouvrage publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction Publique. Le Caire, Imprimerie Nationale. Cet ouvrage formera environ 10 vol. dont 7 sont déjà publiés (1894). Cette traduction est l'œuvre de jeunes Magistrats égyptiens, intelligents et laborieux, à qui elle fait le plus grand honneur. Toutefois, elle aurait gagné à être résumée et débarrassée d'une foule de détails absolument inutiles, au milieu desquels les faits historiques et intéressants se trouvent pour ainsi dire noyés.

ADER (J. Joseph) littérateur, né à Bayonne (Basses-Pyrénées) en 1796. Histoire de l'Expédition d'Egypte et de Syrie, revue pour les détails stratégiques par le général Beauvais. Paris, 1826, in-8<sup>o</sup>, portr. et cartes. (Quérard. — Dr Schubert, en 1870).

AGOUB (Joseph). Discours sur l'Expédition des Français en Egypte, considérée dans ses résultats littéraires, servant d'introduction au journal de l'expédition anglaise, par le cap. Wall, (Quérard).

— Rapport sur le Discours de M. Agoub qui traite de l'Expédition des Français en Egypte en 1798, considérée dans ses résultats littéraires; inséré dans le Journal Asiatique. (Écrit par J. A. S. Martin). — Coup d'œil historique sur l'Egypte ancienne, ou Analyse raisonnée du grand ouvrage sur l'Egypte; article publié dans la Revue Encyclopédique (Bourquetot).

ALEXANDER (Wil.) Egyptian monuments from the collection formed by the National Institute under the British Museum; engraved by Medland after the Drawings of Alexander. London, 1805-1808, gr. in-fol., 21 pl. (Brunet).

ANDERSON (Oneas). Narrative of the Expedition of Egypt, London, 1804, gr. in-4<sup>o</sup>, fig. Relation de la Campagne d'Egypte faite sous le commandement du général Abercromby. (Brunet).

ANDRÉOSSY (Comte F.), général d'artillerie, membre de l'Institut de France et de l'Institut d'Egypte, né à Castelnaudary, en 1761. Analyse de la relation des campagnes de Bonaparte en Egypte, par le général Berthier; imprimée dans le *Moniteur*, 1801. (Quérard).

BEAUVAIS (le général Ch. Th.). Correspondance inédite officielle et confidentielle de Napoléon I<sup>er</sup> avec les cours, les princes, etc., en Allemagne et en Egypte. Paris, 1819-20, 7 vol. in-8<sup>o</sup> (Quérard).

BERNARD (Samuel). Mémoire sur les monnaies d'Egypte, avec 1 pl. et plusieurs tableaux. Ce mémoire est imprimé dans la Description de l'Egypte, et se trouve dans le tome XVI de l'édition de cet ouvrage, donnée par Pancoucke (Quérard).

BERTHIER (Alex.), maréchal de France, né à Versailles en 1753, mort en 1815. Relation des campagnes de Bonaparte en Egypte et en Syrie. Paris, an VIII (1800) in-8<sup>o</sup> de 188 p.p., carte.

Réimpression augmentée sous le titre: Mémoires du Maréchal Berthier. Campagne d'Egypte, 1827, in-8<sup>o</sup>. On joint à cet ouvrage les Pièces Officielles de l'Armée d'Egypte. 1800-1801, 2 vol. in-8<sup>o</sup>. (Quérard-Brunet). (à suivre.)

*Le directeur*: CH. GAILLARDOT-BEY.